

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

sommaire du n° 82, novembre 2013

Billet de la rédaction	5
Après-midi de travail avec Colette Soler à Rennes <i>L'hystérie, hystorique</i>	9
Échos du colloque <i>Le psychanalyste et l'autiste</i>	
Marie Daisy Selin, « Prènon-croquemots »	27
Sylvana Clastres, Quand le sujet parle	35
Bernadette Diricq, Psychanalyse et objet a : qu'en est-il pour l'autisme ?	45
Forum à Tarbes	
<i>Réel, Imaginaire, Symbolique : nouages, embrouilles et savoir-faire</i>	
Marie-José Latour et Sophie Pinot, À la mémoire de notre collègue Éric Eslinger	55
Nathalie Carrieu, Souffler sur l' <i>Artbraise</i>	57
Nicole Rousseaux-Larralde, À l'impossible est-on tenu ?	63
Marie Maurincomme, Un déliR S un nœud ?	69
Chronique éphémère sur les pères au xxi ^e siècle	
Brigitte Hatat, La trace d'une évaporation	79
Bernard Nominé, Les pères aujourd'hui	83
Colette Sepel, Les pères encombrants	85

Billet de la rédaction

Pater semper incertus

« Papaoutai ¹ »

« Dis-moi d'où il vient, enfin je saurai où je vais... »

C'est par ce clip qu'a commencé une séance avec un jeune patient, chantant le refrain à tue-tête, m'invitant à le regarder avec lui. Cet appel fait à la mère témoigne de la valeur accordée à sa parole de désigner celui qu'elle authentifie comme père, instaurant celui qu'elle reconnaît dans cette fonction et qui opère en tant que signifiant. Lacan ² dans sa lettre à Jenny Aubry met en valeur cette irréductible transmission d'un désir incarné, non anonyme, garant de la constitution subjective du sujet.

Avec la métaphore paternelle, présent ou pas le père garde son efficacité, car c'est le signifiant qui est en fonction. C'est ce que John Irving ³ met en scène avec son héroïne qui décide de devenir mère sans s'encombrer d'un homme, en transmettant néanmoins à son fils une image mythique de son père. Père idéal que le jeune Garp élèvera en héros, point d'ancrage de ses identifications.

Ce père garant d'une identité, d'une filiation (filiations plurielles, comme nous l'a présenté Jean-Pierre Rosenczveig ⁴, défenseur des droits de l'enfant à l'accès à sa filiation) est une assise identificatoire pour l'enfant et un tenant lieu (comme la mère) des idéaux et des déceptions, que l'on entend aisément dans les dits de l'analysant incriminant un père ou une mère toujours trop ou pas assez, car toujours défaillant(e).

1. Chanson du chanteur belge Stromae.

2. J. Lacan (1969), « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

3. John Irving (1978), *Le Monde selon Garp*, Paris, Seuil, 1998.

4. J.-P. Rosenczveig (président du tribunal pour enfants de Bobigny) est intervenu lors de la soirée Connexions du 19 septembre 2013 à Paris.

Mater semper certissima, pater incertus. Le développement de la science permet de répondre le contraire en affirmant avec certitude l'identité du père biologique. Cependant, avec la psychanalyse, il ne s'agit pas du père de la réalité (du géniteur – signifiant induisant la dimension sexuelle –, ou du donneur biologique, anonyme ou pas) mais du père réel, à savoir celui qui nous échappe. L'incertitude, cette part d'inconnu, ce trou dans le savoir est de structure, d'où le *Che vuoi ?* point central du graphe du désir.

Alors le mythe familial que l'enfant construit pour répondre à la question de ce qu'il a été dans le désir de l'autre (ce « d'où vient-il ? », question à laquelle le chanteur répond que le savoir lui permettra de s'orienter et de savoir où il va), on le sait, n'empêchera pas les impasses du sujet, corrélat d'une rencontre toujours manquée avec l'impossible du réel.

En attendant nos journées sur « Les pères au XXI^e siècle ⁵ » qui animeront nos réflexions, je vous invite à la lecture des textes qui suivent, témoins de l'élaboration de nos collègues, interrogeant la psychanalyse dans sa praxis comme dans sa portée théorique.

Miyuki Oishi

5. Paris, le 30 novembre et le 1^{er} décembre 2013, à la Maison de la Chimie.

Après-midi de travail avec Colette Soler à Rennes

L'hystérie, hystorique

Après-midi de travail avec Colette Soler à Rennes

L'hystérie, hystorique *

Nous avons répartis nos questions en plusieurs thèmes, au gré de nos lectures, travaux de cartel et soirées de la manière suivante :

– commentaires sur les « définitions » proposées de l'hystérie selon certains textes ;

– l'hystérie et son sexe ;

– l'hystérie et son partenaire ;

– le discours de l'hystérie et la science ;

– l'hystérie et la psychanalyse.

Au fil de la discussion des questions venant de la salle qui recoupaient celles prévues initialement sont ici reproduites.

Nous allons commencer ¹ par Freud, puisqu'il est le premier à avoir su donner la parole aux hystériques et de ce fait a inventé la psychanalyse. Dans « La sexualité féminine », de 1931, premier texte où il présente l'ensemble de sa théorie sur la féminité, il écrit : « Je soupçonne qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie, ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère que l'une et l'autre, la phase comme la névrose, appartiennent aux caractères particuliers de la féminité ; je soupçonne aussi, de plus, que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme ². »

Puis nous trouvons dans Scilicet 6/7 « Jouissance et division ³ », un texte qui se présente comme déterminant cliniquement l'hystérie en commençant par cette scène :

* Après-midi de travail « L'hystérie et la vérité », du pôle Ouest 9, le 26 janvier 2013 à Rennes. Transcription établie par Brigitte Bazin, Emmanuel de Cacqueray, Éliane Pamart.

1. Les questions préparées et les questions de la salle sont indiquées en italique.

2. S. Freud, « La sexualité féminine » (1931), dans *La Vie sexuelle*, Paris, puf, 1989, p. 141.

3. « Jouissance et division », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 129.

« Maman, quand et comment ai-je été brûlée au sein gauche ?
– Moi aussi j’ai été brûlée, à droite, un peu plus haut, au même âge. »
Que se passe-t-il dans cette séquence ?

« La mère, entendant en elle l’écho de la parole de sa fille, fait taire sa propre question d’enfant ; il ne faut pas que « ça » reparle. La fille n’aura que deux solutions ; au mieux, si le nom du père fonctionne, elle s’identifiera à corps perdu au phallus, dans une position maternelle forcée ou dans une mascarade vertigineuse, voie royale de l’hystérie ; au pire, si à l’absence de reconnaissance de la mère s’ajoute une carence de la fonction paternelle, peut se faire craindre un effondrement psychotique. »

Colette Soler : Aucune des deux définitions proposées ne définit l’hystérie, toutes les deux parlent de son origine maternelle.

Il est extrêmement difficile de parler à partir de l’expérience analytique et d’elle seulement, mais quand il s’agit de l’hystérie, et c’est encore plus difficile pour les femmes aussi d’ailleurs, il est frappant que, dans tous les discours sur l’hystérie, il y a toujours des nuances qui oscillent entre deux pôles, le dénigrement et l’idéalisation. L’hystérie, championne pense-t-on de la vérité, du savoir... Cela tient au fait que le dire est sexué ; que personne ne parle de nulle part, on parle toujours à partir d’un ancrage sexué.

Premièrement. Il est donc impossible de surplomber le parti pris du dire, le dénigrement ou l’idéalisation, mais il y a autre chose : que fait-on des textes sur l’hystérie ? D’une manière générale, on lit Lacan avec beaucoup de soin et on le croit, notamment dans notre École. On ne le met pas en question et on pourrait peut-être être plus critique parfois, mais il y a un thème sur lequel il a insisté dans tous ses textes, un thème qu’il a martelé et qui ne passe pas comme « l’hystérie n’est pas réservée aux femmes », il y a des hommes hystériques. À la fin de son enseignement, il a même insisté « sur la supériorité des hommes en matière d’hystérie », on peut le répéter. Il a dit aussi que l’hystérique n’est pas une femme... Mais on continue à parler de l’hystérie comme la présentification de la féminité.

Deuxièmement. À titre de préalable, quand Lacan dit hystérie/hystorique, avec un « y », cela veut dire que l’hystérie, – je note que le mot est au féminin, mais les hystériques pas forcément –, est la structure qui raconte des histoires. Vous voyez l’ambiguïté de l’expression

qui signifie d'un côté fabriquer des récits et de l'autre mentir. Mentir parce qu'elle met les choses en récit, que les récits se placent toujours dans un lien social, s'adressent à quelqu'un. Du coup, on ne peut plus dire « l'hystérie », mais les hystéries. Si l'hystérie est *hystorrique* avec un « y », il faut dire les hystéries, car il y en a au moins deux sinon trois, définies sous la plume de Lacan.

L'hystérie de Socrate et l'hystérie freudienne dont Freud a recueilli les récits sur le divan sont deux hystéries bien différentes. Cependant, le trait commun aux deux, c'est la grève du corps. De Socrate à Dora, pour prendre les deux paradigmes, le trait commun principal de la structure hystérique dans toutes ses formes est la grève du corps, que Lacan a abordée bien avant de produire cette expression, quand il parlait de la dérobadie. Cela veut dire : on dérobe le corps.

L'écriture du discours de l'hystérie s'applique à des hystéries différentes, mais ce qui diffère, c'est le S1, auquel le sujet hystérique, en place d'agent, s'adresse, celui qu'il interroge, avec comme résultat un savoir produit totalement différent selon les cas.

Socrate interrogeait le maître antique, il le mettait au pied du mur de produire l'*épistémé* grecque. Il est à l'origine de la science, il a produit chez le maître un désir de savoir, un désir de science, mais le savoir qui a été produit par le discours socratique n'a rien à voir avec le sexe.

Au contraire, les hystéries freudiennes qui étaient de l'époque victorienne étaient des femmes réprimées, contenues ; le S1 auquel elles s'adressent, c'est l'homme porteur du pénis, l'homme sexué. Elles ont fait une autre opération dans la civilisation, elles ont réintroduit la reconsidération du sexe dans une époque où le discours de la science l'avait éjecté. Au fond, elles ont posé la question du sexe.

Qu'est-ce qui a répondu à la question des hystéries freudiennes ? Lacan s'est posé la question, et dans *L'Envers de la psychanalyse* il précise que la réponse qui s'élabore à travers l'association libre est celle de l'Autre : elles ont donc produit la réponse du langage sur le sexe, de l'Autre comme lieu du langage. C'est une réponse précieuse pour la civilisation qui a changé beaucoup de choses et il n'est pas dit que la réponse ait plu aux hystériques, si elles l'ont aperçue.

Quelle est la différence entre la structure hystérique et le discours hystérique ?

C. Soler : Il n'y en a pas. Lacan a commencé par situer la structure hystérique sans référence aux discours et quand il a élaboré les discours il a reconceptualisé les données cliniques. Il s'est aperçu que c'était déjà un discours, mais auparavant il n'avait pas encore conceptualisé les discours, ne confondant pas la chose hystérique avec sa conceptualisation.

Il y a eu deux étapes différentes de la conceptualisation. Je peux commenter tout cas d'hystérie avec l'écriture des discours.

Revenons à Freud en reprenant la première partie de la citation où il est question de la phase et du lien : « Je soupçonne qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie. »

C. Soler : Lacan objecterait sur les deux points. L'hystérie n'appartient pas au caractère particulier de la féminité, puis la phase du lien particulier à la mère n'existe pas dans la conceptualisation lacanienne. Voilà une thèse anti-lacanienne par excellence : il ne faut pas conclure que l'hystérie se génère par la relation spécifique à la mère.

Comment reformuler avec les termes de Lacan cette idée de phase du lien à la mère ? La première phase déterminante dans l'enfance est l'entrée dans la demande d'où se génèrent les pulsions à partir du besoin d'où le sujet émerge, soit l'entrée dans la demande à partir de l'Autre de la demande. C'est d'ailleurs le thème de l'année dans les collèges cliniques.

Mais la thèse de Lacan, c'est qu'il n'y a pas de demande qui ne porte pas un désir implicite. Dans la demande de la mère à l'enfant, il y a un élément obscur, le désir de la mère, celui qui court sous la demande. Le rapport de l'enfant à sa mère n'est pas un rapport à deux ; c'est un rapport entre l'enfant, la mère et son désir, et c'est le désir de la mère qui introduit un tiers. C'est pour cela que Lacan a félicité Mélanie Klein, parce qu'elle a reconnu que la relation à la mère n'est pas une relation duelle, dès lors qu'il y a la demande, et a introduit un tiers par le fantasme du phallus présent dans le corps de la mère.

Je crois que rien dans l'enseignement de Lacan, je veux dire à partir de « Fonction et champ de la parole et du langage », ne permet de faire dériver les structures cliniques du profil des parents. Il n'y pas de causalité familiale de la structure clinique. Bien sûr il y a des parents divers qui ont un poids sur les enfants, mais de là à faire provenir la structure des enfants... c'est tout à fait contraire à notre orientation.

La deuxième proposition est dite écrite par un ou une lacanienne, mais est-elle lacanienne, cette proposition ?

D'abord, on nous donne deux dits en réplique : « Maman quand et comment ai-je été brûlée au sein gauche ? » De deux dits, on déduit une structure et le destin possible de la fille. Cela ne ressemble pas à la prudence clinique de Lacan.

Ensuite, de deux petits dits, peut-on déduire le roman, la suite, le destin de la fille ? Je ne doute pas que ce soit une femme qui ait écrit cela et que ce soit elle qui a eu le sein brûlé. C'est du roman clinique, comme on dit roman familial, mais ce n'est pas sérieux comme théorie.

Si vous isolez ces deux phrases, je pourrais vous faire un commentaire pour dire ce que cela donnerait pour le futur. Je pourrais inventer autre chose, un roman plus positif. Voilà une mère qui cherche à épargner à sa fille ce qui arrive chez certaines femmes hystériques, à savoir la difficulté à s'identifier aux personnages féminins et maternels, en lui répondant : « Ma fille, tu es comme moi »... une femme qui souffre. On pourrait inventer, déduire tout ce que l'on veut.

L'interprétation analytique est autre, elle ne s'énonce jamais après deux phrases isolées mais seulement après énormément de dits, d'où l'on cherche à extraire un dire. Un dire que tous ces dits cernent.

Vous voyez, je suis sévère avec ce paragraphe.

Vous avez commencé à avancer sur notre deuxième thème : le sexe de l'hystérie. Dans votre cours de 2002-2003 sur l'hystérie, vous disiez que Lacan a posé une opposition, voire une exclusion entre l'hystérie et ce qui fait une femme. Lacan énonce même que « l'hystérie n'est pas une femme », elle ne se prend pas pour une femme mais fait l'homme pour interroger la féminité de son point de vue à lui, comme le fait la Belle Bouchère.

Dans le tableau de la sexuation page 73 du séminaire Encore, on peut donc inscrire l'hystérie plutôt sur le côté gauche, à savoir situer le sujet hystérique comme référé à la seule fonction phallique, la jouissance autre se situant à droite. Comment l'hystérique fait-elle avec cette jouissance autre ? Pouvez-vous nous dire ce qu'il en est ?

C. Soler : Pour répondre à cette question, je rappelle ce que j'ai déjà dit : à l'interpellation de l'hystérique, via l'association libre, qu'est-ce qui répond ? C'est l'Autre du langage. De ce fait, dans l'association libre, vous n'allez trouver sur le sexe que ce qui peut passer au langage, rien d'autre par définition. Qu'est-ce qui passe au langage, concernant le registre du sexuel, plus largement de la jouissance ? Seulement les pulsions partielles, à savoir la jouissance perverse polymorphe découverte par Freud, car, Lacan l'a noté, ce n'est ni l'enfant ni l'adulte, mais la jouissance qui est perverse polymorphe.

Cette jouissance suppose l'opération du langage, qui suppose la découpe du corps, de l'objet, de la zone érogène sur la surface corporelle. Cette jouissance a la structure discontinue du signifiant. Puis il y a le phallus, le primat du phallus introduit dans un second temps par Freud, avec le texte de 1923 « Les organisations prégénitales de la sexualité de l'enfant ». Tout ce qui se dit de la jouissance se résume à cela : sa structure perverse et la régence phallique.

Concluons avec Lacan : Freud prêtait aux femmes le message hystérique qui vaut pour les hommes. C'est cela qui le conduit à ironiser sur la méconnaissance de Freud quant à l'autre jouissance, celle qui ne se réfère pas à l'objet *a* et qui n'est pas phallique.

C'est aussi cela qui permet à Lacan de dire que l'hystérique n'est pas une femme, car tout ce qui sort de l'articulation du sujet, c'est l'articulation langagière de la jouissance mâle qu'elle soutient. L'héroïne de l'inconscient langage, c'est l'hystérie qui fabrique des romans, et la plus belle histoire que les hystériques ont racontée à Freud est la romance de l'amour du père, la romance œdipienne.

Lacan a proposé qu'on arrête avec cet Œdipe, il a visé l'au-delà de l'Œdipe, mais il dit quand même dans *L'insu que sait de l'Une-bévue* ⁴ que le sujet hystérique a une armature qui est l'amour du

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue*, leçon du 14 décembre 1976, inédit.

père. On pourrait avoir l'impression qu'avec ça il cautionne l'Œdipe, et que cette armature ne peut être soutenue que par une idéalisation du père, un amour du père idéalisé.

Or, dans toute la clinique d'aujourd'hui, dans ce qui se dit sur les divans, quel est le message le plus fort des hystériques ? Qu'est-ce, sinon le procès de leur père ? Pas assez là, trop faible, démissionnaire, en gros pas assez homme. Parfois aussi trop jouisseur, mais c'est plus rare. C'est descriptivement parlant plus proche du désamour pour le père que l'inverse.

Cependant, toutes ces dénonciations ne peuvent être soutenues que par une idéalisation du signifiant père. Dans *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan note que le père idéal, quel que soit le démérite du père, c'est comme l'ancien combattant : il l'a été, il le reste pour la vie. Le père, c'est pareil, il a été géniteur pour la mère et il le reste. L'armature, c'est donc l'amour du père idéalisé, pas de la personne du père, c'est le signifiant père qui est engagé.

Concernant le schéma, et son côté gauche, pour tout $x f(x)$, que l'on dit quelques fois côté homme : Lacan la situe de ce côté, c'est celui du sexe réduit à ce qui se dit dans le langage. Mais il ajoute dans *Encore* qu'elle est « horssexe », ce qui veut dire non seulement qu'elle n'est pas une femme, mais qu'elle élide la dimension du sexe au profit de l'amour. C'est un autre accent.

Que veut dire Lacan en parlant de « la métaphysique de l'hystérie » dans le texte de sa conférence de 1977 à Bruxelles ?

C. Soler : La métaphysique, c'est le roman du logos, c'est au-delà du physique ; le logos ce n'est pas la matière, c'est au-delà du corps. Pour nous, dans la psychanalyse, ce sont les mots qui font corps, mais ce n'est pas du vivant, or l'hystérique ne délivre que le langage sur le sexe.

Quelle différence y a-t-il entre les privations de l'hystérie et la jouissance mystique ?

C. Soler : C'est radicalement opposé. La jouissance des mystiques, Lacan la met au compte de l'autre jouissance, celle qu'aucun signifiant ne centre sur l'objet ; elle n'est pas banalisée. La jouissance

hystérique, c'est le contraire, c'est la jouissance perverse polymorphe et phallique.

La jouissance de l'hystérie :

1. *Quel est le sexe de cette structure ? Cette structure est-elle réservée aux femmes ? L'hystérie est-elle féminine ?*

2. *Qu'est-ce que l'hystérie a révélé dans le message freudien sur la sexualité ?*

3. *La troisième question concerne sa jouissance à elle, l'hystérique.*

C. Soler : Il faut tenir compte de l'évolution des textes.

Lacan a d'abord avancé que dans l'hystérie c'est le sujet qui est question. C'est ce qu'il écrit ensuite comme le \$ à la place de l'agent dans le discours analytique. Quelle était la question ? Une question sur le désir, sur la féminité. La question de l'hystérie, il la formulait alors ainsi : qu'est-ce qu'une femme ? Ou, suis-je une femme ? Quand c'est une hystérique qui se la pose.

Mais en 1976, dans « Joyce avec Lacan ⁵ », deuxième conférence, en une page, la question est devenue : qu'est-ce que le symptôme de l'autre ? Ce n'est plus : qu'est-ce qu'une femme ?, qui n'est qu'un cas particulier de la question générale, et c'est important à saisir.

Lacan a d'abord situé l'hystérie comme sujet du désir. Le sujet hystérique cible le désir de l'Autre, le père. Il a comme boussole, point d'orientation, ce désir de l'Autre, le père, et le fait par la dérobade, incarnation du sans foi de la parole menteuse. Freud s'en est aperçu : d'une main elle lève sa jupe et de l'autre elle la rabat, c'est l'image de la promesse non tenue. Cette dérobade soutient le désir de l'Autre comme désir insatisfait. Il faut se référer à l'analyse que Lacan fait de Dora ou de la Belle Bouchère : insatisfaire l'autre, le partenaire, l'homme, pour qu'il continue de désirer plutôt que de jouir d'elle.

Ensuite, Lacan en est venu à questionner la jouissance du \$ hystérique. Sa première réponse, c'est que la jouissance hystérique est identifiée à la jouissance du maître châtré. Cela veut dire que sa jouissance est du côté du tout phallique, une jouissance qui obéit à

5. J. Lacan, « Joyce avec Lacan », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 569.

un rythme de coupure, émergence/arrêt, comme le signifiant et du fait du signifiant ; ce n'est pas la béatitude, pas comme l'autre jouissance. Donc elle jouit : arrêtons avec la seule insatisfaction de l'hystérique. Tous les sujets sont insatisfaits. La caractéristique de l'hystérie, c'est d'insatisfaire le désir de l'Autre pour qu'il continue à désirer. Tant qu'il désire, le sujet hystérique reste l'objet agalmatique.

Pour sa jouissance, il y a l'exemple de Dora avec son énurésie, ses représentations sur la fellation, sa clinique abonde de ces représentations de jouissance, disons avec Lacan, châtrée.

Enfin, à la fin de son enseignement, il y a la page que j'évoquais. Elle définit ce qu'est *une* femme : « C'est un corps qui sert à la jouissance d'un autre corps, celui de l'homme. » C'est une définition réduite à sa fonction dans le couple hétérosexuel. Qu'est-ce qu'une femme dans le couple hétéro ? C'est le corps qui permet à l'homme de jouir.

Autrement dit : *une* femme se définit de ne pas faire la grève du corps. On voit aussi que Socrate, hystérique, fait la grève du corps. Voyez le récit d'Alcibiade, qui ne pouvait pas douter qu'il était l'aimé de Socrate, mais qui rapporte le souvenir du jeune éphèbe qu'il était essayant de séduire son aimant et qui constate que Socrate, même sous la couverture, est resté froid, impavide ; il ne met pas son organe en action, donc dérobade, grève du corps – attestée dans le récit d'Alcibiade.

Qu'est-ce qui peut amener un individu à ne pas faire la grève du corps ? À être un corps qui consent à être la condition de jouissance de l'autre corps ? Qu'est-ce qui peut amener une femme à ne pas se dérober ?

C. Soler : Pourquoi pas le bénéfice de l'autre jouissance ?

Pour l'hystérie, il peut y avoir des guises différentes de cette grève du corps. Les hystériques aujourd'hui vont au lit, mais ça n'exclut pas la grève.

Lacan a encore ajouté autre chose. Le symptôme hystérique, c'est de s'intéresser au symptôme de l'autre, et il dit aussi d'intéresser au symptôme de l'autre ; ce n'est pas tout à fait la même chose. S'intéresser donc au corps qui sert à la jouissance de l'Un ? C'est un

symptôme trinitaire, composé de l'hystérique et d'un couple – Dora, son père et M^{me} K –, mais qui n'est pas forcément hétéro, le trio type étant Socrate-Alcibiade-Agathon. Dans « La direction de la cure », Lacan avait déjà situé l'hystérie dans un trio, l'hystérique avec un couple, qui était alors le couple du désir, par exemple du mari de la Belle Bouchère, intéressé par une maigre dont il ne peut jouir.

À la fin l'accent est déplacé : ce qui fascine le sujet hystérique, c'est le symptôme de jouissance de l'autre. Agathon comme symptôme d'Alcibiade ; une femme comme symptôme d'un homme.

Ce que Lacan considère alors, c'est la jouissance corporelle, dans le corps à corps. Or, s'intéresser au symptôme de l'autre, c'est un symptôme socialisant. Poser l'hystérie comme un discours, c'était déjà la définir comme lien. Ça reste valable dans ce texte de 1976.

Quand Lacan emploie l'expression « intéresser » au symptôme de l'autre, il vise autre chose : le fait que Socrate s'adresse à lui et lui désigne son symptôme, Agathon. Il fait là une interprétation publique sur le symptôme de cet autre qu'Alcibiade est alors pour lui. « Eût-il fait payé », dit Lacan, il aurait été analyste interprétant la jouissance.

Dans tous les cas l'hystérie est une structure qui fait lien.

Que veut dire Lacan à la page 79 de Encore quand il écrit à propos des femmes amoureuses et en référence à la philia grecque que « ça ne peut les conduire qu'à ce terme ultime [...], soit de faire l'homme, [...] d'être de ce fait homosexuelle ou horssexe, elles aussi leur étant difficile de ne pas sentir l'impasse qui consiste à ce qu'elles se mêment dans l'Autre, car enfin il n'y a pas besoin de se savoir Autre pour en être » ? Et pourquoi l'homme a-t-il supériorité sur la femme en matière d'hystérie ?

C. Soler : Il a supériorité parce qu'il est du côté du tout phallique, parce qu'il n'est pas encombré par la jouissance autre. Si c'est une femme, « elle se même » dans l'Autre, étant femme, c'est là qu'elle cherche ses caractéristiques, dans l'Autre, Là femme. Du côté où il y a peut-être quelques femmes pas-toute phalliques, définies par une jouissance autre. C'est incommode pour elle, de se *mêmer* dans l'Autre. L'expression retraduit ce que Lacan avait d'abord indiqué avec la question « suis-je une femme ? ». L'homme, au contraire, ne se *même* pas dans l'Autre, mais dans les mêmes, dans le tous phalliques.

Même quand c'est un homme hystérique, il ne se même pas dans l'Autre, il est beaucoup moins encombré. Cela se perçoit chez les femmes hystériques qui sont sur le divan. On sent qu'elles perçoivent l'impasse, aux questions qu'elles se posent sur leur accès à cette autre jouissance. Elles s'inquiètent de cette chose mystérieuse, pas seulement phallique, parce qu'elles s'intéressent à l'autre femme, celle qui peut, peut-être, être l'Autre.

Quel intérêt l'hystérique trouve-t-elle à s'intéresser au symptôme de l'Autre ? À cette jouissance de l'Autre ? Quel est le bénéfice ?

C. Soler : En tout cas la thèse de la dérobade traverse tout Lacan.

Ce que la Belle Bouchère ne savait pas, c'est qu'elle rêvait de laisser son mari à une autre.

Il faut peut-être se référer au tout premier Freud pour saisir le bénéfice de cette notation fulgurante où il définit l'hystérie par l'aversion de la jouissance. L'hystérique n'aime pas la jouissance charnelle : aversion et dégoût, mais ce n'est pas le dégoût du désir ni de l'image, l'hystérique aime beaucoup l'image de l'homme. C'est que la jouissance n'est pas forcément désirable. Il est probable qu'à la base de chaque structure il y a un goût primaire originel. Pour l'obsessionnel, il y a une attraction originelle pour la jouissance, un trop de plaisir dit Freud, alors que l'hystérique a une pente ascétique, un goût pour des modes de satisfaction qui ne sont pas de la chair, qu'elle délègue à une autre.

Peut-on parler de curiosité ?

C. Soler : Il y a une curiosité pour ce dont elle ne veut pas. L'intérêt pour une femme symptôme d'un autre, d'un homme, une curiosité pour une femme qui prend une position dont elle ne veut pas.

Question de la salle : Avec le dégoût de la chair, comment expliquer le pousse à l'intervention chirurgicale, à la mutilation ?

C. Soler : Les hystériques prêtent volontiers leur corps au chirurgien plus qu'à leur partenaire. Couper un organe, ce n'est pas de la

jouissance de la chair, un organe n'existe que parce qu'il est nommé par le signifiant. La chair n'est pas l'organisme. J'ai employé ce terme pour le distinguer de la chair anatomique, c'est la chair du péché, la chair de jouissance.

Question de la salle : Pourquoi se livrer à la jouissance d'un autre ?

C. Soler : Ce n'est quand même pas aussi terrible que les opérations chirurgicales ! C'est le bénéfice de jouissance sexuelle, et même quand cette jouissance n'est pas là, on voit bien des hystériques qui prennent satisfaction à la chose. Satisfaction d'être l'agalma du désir de l'Autre ; puis il y a aussi le côté « doudou » du corps à corps... ça met une bonne atmosphère !

Pourquoi l'expression « l'hystérie, martyre du non-rapport » ?

C. Soler : Cela vient d'une autre expression de Lacan, « le psychotique, martyr de l'inconscient », martyr du langage ici. Le martyr au sens premier, c'est le témoin, non pas la souffrance. Les premiers témoins ont été martyrisés, ils ne pouvaient témoigner de leur croyance absolue qu'en supportant le martyre. Donc il y a une connexion chrétienne entre le témoin et la souffrance de subir la mauvaise jouissance de l'Autre.

L'hystérie martyre du non-rapport parce qu'elle témoigne qu'il y a l'objection phallique, Lacan emploie l'expression, une jouissance qui ne fait pas rapport avec l'Autre jouissance.

Question de la salle : Est-ce une définition satisfaisante que de dire « une femme c'est celle qui offre son corps à l'autre », une définition exclusivement centrée sur le corps ?

C. Soler : Lacan n'a pas dit qu'une femme n'est rien que symptôme. Il définit ce qu'est le symptôme de jouissance corporelle, mais ça ne veut pas dire qu'elle se réduit à cela. Elle a aussi son désir, elle est sujet. Il y a un texte de Freud, « La féminité », de 1932, à la fin des *Nouvelles conférences*, où il parle des femmes, du continent noir, et il termine sur « mais néanmoins les femmes sont des êtres humains », ce qui peut paraître extrêmement choquant.

Lacan en parle ici au niveau du symptôme de jouissance corporelle, pour Freud, c'est pareil, il parle là de la jouissance charnelle.

Quand on parle d'hystérisation dans l'analyse, est-ce la même chose que le discours hystérique ? L'écriture des discours permet-elle de préciser cette idée de l'hystérie comme héroïne de la vérité et du désir de savoir ?

C. Soler : Pour commencer une analyse, il faut hystériser le sujet. Ce qu'il faut bien saisir, c'est que le premier sujet à hystériser est l'hystérique, car dans sa position, à la place de l'agent interpellant le signifiant maître, elle est inanalysable.

L'hystérisation est un changement de place du \$ dans le discours pour mettre le \$ au travail ; il s'agit de faire passer le \$ à droite, partie supérieure du discours analytique, c'est l'entrée dans le discours analytique. Là, il n'est plus à la place de l'agent, il est alors soumis à la question du plus-de-jouir.

L'hystérie au naturel n'est pas travailleuse ; il n'est pas facile de la mettre en position de travail analysant. L'hystérique ne veut pas savoir mais veut que l'Autre produise la solution de l'énigme qu'elle offre. Une hystérie pas hystérisée n'est pas analysable ; il faut ce virage d'entrée. L'hystérie analysante, c'est le sujet au travail, une transformation inespérée du sujet à la place où l'écrit le discours analytique.

Comment Freud a-t-il réussi à hystériser ses hystériques ? Il y est arrivé à cause de la position hystérique, qui est de soutenir le désir de l'Autre. Le désir de Freud de façon patente était un désir *du* savoir. Il a démarré en leur disant : « Produisez des pensées, donnez-moi des pensées... », et elles produisaient des signifiants. Et l'expérience l'a persuadé que dans tous les cas elles allaient dire quelque chose. Bien sûr parce qu'elles étaient hystériques et qu'elles étaient en présence d'un homme tellement gentil, paternel, il a recueilli beaucoup de matériel, c'était l'induction de son désir. Il a réussi à hystériser ses hystériques à cause de la détermination de son désir du savoir.

Comment Lacan situe-t-il l'hystérisation avant l'écriture du discours analytique ?

C. Soler : Sous la demande adressée à l'analyste, ce qui est déterminant, c'est le lien du désir au désir, du désir du patient au désir de l'analyste.

Il fait porter une grande responsabilité à l'analyste ; c'est l'analyste qui est en charge de produire l'hystérisation, c'est-à-dire de produire ce déplacement du sujet inquestionnable du discours hystérique au sujet à la question qu'est l'analysant dans le discours analytique. Quand on obtient l'hystérisation, c'est la position de l'analyste qui l'a causée. Le désir de l'analyste y est pour presque tout. On n'obtient pas l'hystérisation de tous ceux qui frappent à la porte, on la tient de l'analyste parce qu'il l'a causée.

Discours de la science et discours de l'hystérie : « La science prend ses élans du discours de l'hystérie » ; « la science a presque même structure que l'hystérie ».

C. Soler : Le « presque » tient au fait que la science ne met pas au travail le même Un ; dans la science, le Un n'est pas le Un du sexe, pas le Un phallique, donc déjà ce n'est pas le même savoir.

La science est-elle équivalente au discours universitaire ? Elle ne l'est pas du tout. L'université met le savoir à la place du semblant, elle le met à la place inquestionnable dans le discours. À l'université, on ne le questionne pas, on le transmet. La place de l'agent est la place qui n'est pas questionnable, dans son propre discours.

Lacan n'a pas écrit le discours de la science mais il a écrit le discours de l'hystérie. La différence, c'est que dans la science, à la place de la vérité, il n'y a rien, pas d'objet *a*, ça tourne entre le scientifique \$ qui met au travail un S1 et qui produit du S2 ; à la place de la vérité, il y a forclusion, dit Lacan. Il s'est demandé si la transmission de la science avait besoin de l'université. Il répond non dans le texte de clôture des journées sur l'enseignement.

« L'hystérie c'est l'histoire : l'hystérique n'a qu'un inconscient pour consister ⁶. » L'hystérique, avec la question du corps qui revient dans le séminaire ; le symptôme de l'hystérique, c'est s'intéresser ? Quelle serait la visée de la cure avec l'hystérie ? Assumer le corps ?

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait...*, op. cit., leçon du 14 décembre 1976.

C. Soler : Je ne sais pas si la visée de la cure varie selon la structure. La phrase de Lacan dans ce séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue* ne concerne pas le corps de la jouissance. La trique du corps, c'est la forme du corps, c'est l'imaginaire, c'est le sac imaginaire. Quand il dit cela, ce n'est pas un corps symptôme ; pour jouir il faut un corps, corps de chair jouissante, que le corps imaginaire abrite. Le corps pour Lacan se définit par le stade du miroir, c'est l'imaginaire. Investir la trique du corps, c'est présent chez l'hystérie mais ce n'est pas la jouissance de la chair.

Elle n'a qu'un inconscient pour consister, cela suppose qu'il y en a d'autres qui ont autre chose que l'inconscient pour consister. Avec le langage, on parle du corps-trique, mais la jouissance au sens de la chair, non.

Question de la salle : Doit-on faire changer une hystérique ? À la fin de l'analyse l'hystérique peut-elle devenir une femme ? Cesser d'être hystérique ?

C. Soler : Je ne suis pas sûre qu'il faille guérir l'hystérique de l'hystérie. Cela lui convient, sinon elle serait une femme. On ne guérit que ce dont les sujets se plaignent. L'analyse est là pour rectifier les jouissances qui ne conviennent pas au sujet.

Pourquoi voudrait-on transformer une hystérique en femme, si ce n'est au nom des préjugés de conformité sociale ? Et pourquoi pas une femme en hystérique ?

Pourquoi l'hystérique devrait aimer la chair ? Pourquoi pas l'inverse : transformer une femme en hystérique, lui faire aimer un peu moins la chair ?

Quel lien y a-t-il entre le devenir de la psychanalyse ou son progrès et l'hystérie analysante ?

C. Soler : Les mérites de l'hystérie, ce n'est pas les conversions généralisées mais c'est qu'elle fait lien, elle y a d'autant plus de mérite que le capitalisme délie. Il y a un mérite parce qu'il y a des symptômes socialisants. Si on laisse de côté son rapport à la vérité et au savoir, qu'on ne retient que son caractère socialisant, on pourrait alors développer les mérites des symptômes hystériques.

Lacan se qualifie d'hystérique, c'est l'hystérie analysante, où ça travaille. Il fait l'éloge de l'hystérie analysante, parce qu'elle a des vertus pour le sujet dans l'analyse, au-delà de l'individuel, et plus largement dans la psychanalyse elle a le mérite de maintenir, de produire du travail, et sans l'hystérie analysante c'est la montée du discours universitaire. Il est tout à fait présent dans les communautés analytiques, où il y a tellement de textes produits qui mettent le savoir à la place du semblant. Le savoir à la place du semblant, cela va des formes les plus éminentes à l'université jusqu'à la publicité actuelle, en passant par toutes les formes de scientisme. Tous ces discours qui se justifient d'un « c'est scientifique », et donc on n'a plus rien à dire.

On a besoin de l'hystérie analysante dans les communautés analytiques pour éviter tous ces exposés analytiques qui présentent des thèses déjà là sans les questionner, avec un côté ritournelle. Lacan en parle dans *L'insu que sait de l'Une-bévue* comme de ces contributions faites de fossiles.

Question de la salle : Sur la belle indifférence de l'hystérique ?

C. Soler : Souvent on dénonce leur faculté à crier, à s'énervier, à ne pas supporter. Vous demandez que faire avec l'hystérie insupportable ? Mais insupportable, c'est du dénigrement.

De fait, phénoménologiquement, elle ne se manifeste pas par de l'indifférence mais par une plainte affirmée ! Alors à quel niveau placer l'indifférence ?

Elle ne se plaint pas des symptômes de conversion ; c'est un terme psychiatrique, sa capacité à supporter ses conversions rejoint sa capacité à supporter les opérations chirurgicales, ce qui peut apparaître comme de l'indifférence. On pourrait même dire que c'est du courage, cette belle indifférence... d'aller se mettre sous le bistouri, de supporter les conversions...

En conclusion : le devenir de la psychanalyse ?

C. Soler : Je ne peux qu'encourager que chacun s'adresse à soi-même le précepte de rester analysant, même hors de la cure !

Écho du colloque

Le psychanalyste et l'autiste

Marie Daisy Selin

Prénon-croquemots *

Lorsque que je le rencontre pour la première fois, Léo est posé, sage comme une image, à côté de son père ; il a une posture raide, c'est un garçon au teint diaphane assez grand pour son âge et joufflu. Sa frange épaisse accentue l'aspect trouble de ses yeux et la gravité de son expression. C'est un garçon soigné et propre, à la démarche pataude d'un automate mal réglé et désarticulé, comme si son corps était un monolithe. Il semble être étranger parmi nous. Je lui serre la main et me présente, il se tait.

Quand les séances débutent, il est au CE1. Après avoir redoublé le CP, il parvient à déchiffrer, il écrit de manière phonétique, mais il reste hors sens, il ne se trouve pas dans la « jouis-sens » de la langue.

Il a quelques mots mais cela ne s'adresse à personne, il n'adresse aucun appel. La langue dont il use est fragmentée et tout aussi désarticulée que sa démarche, la syntaxe très rudimentaire est aussi très particulière. Penser et mettre en ordre les bribes de savoirs qui lui sont dispensés à l'école requièrent beaucoup d'efforts tant il ne peut avoir recours à l'articulation signifiante pour ordonner ce qui lui arrive du dehors comme un réel en trop. Il se plaint très souvent d'être fatigué, il a les yeux cernés et semble déserté de tout élan vital.

On pourrait dire de lui ce que Lacan dit de Dick ¹ : « Tout lui est également réel, également indifférent. » Léo acquiert peu à peu une élégance de façade, racontant des films et des histoires en boucle.

* Intervention faite au colloque « Le psychanalyste et l'autiste », organisé par l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien et le Réseau enfants et psychanalyse, le 29 septembre 2012, à Paris.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 104-113. Lacan y commente l'article de Mélanie Klein sur le cas Dick : « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi », dans *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Paris, Payot, 1968.

Lorsqu'il parle, il n'y est pas. C'est une langue désaffectée et mécanique dont il use comme un robot, il ne s'y trouve pas comme sujet de l'énonciation et ses mots ne font pas trame de discours. Pas de jouissance du blabla chez Léo, donc, et les mots ne lui servent pas à faire lien.

Me rappelant ce que Lacan disait des autistes dans sa conférence à Genève sur le symptôme en 1975 ² : « Il y a cependant quelque chose à leur dire », je décide de procéder à un doux forçage : je le convoque d'une certaine manière à parler.

J'oriente un peu les questions, je l'interroge sur ce qu'il fait à l'école et les petites choses du quotidien. Dans un premier temps, impassiblement fixé sur sa chaise, il me parle des dessins animés qu'il a vus, comme si son monde était des images défilant avec parfois des arrêts, parfois ; un monde dressé entre lui et moi dont il est le spectateur sans la moindre trace d'affect. Cela dure un temps.

Un jour, alors que je lui dis pour ouvrir une séance : « Tu me racontes un petit peu ? », il me répond : « Oui je me raconte un petit peu. » Je suis très surprise par l'utilisation du « je » qui apparaît, pour la première fois dans son énoncé, combiné à l'utilisation de la forme pronominale. Dans ce transitivisme où le je et le tu se confondent, le sujet et l'objet de « raconter » ne se distinguent pas, Léo est en circuit clos sur lui-même. Il n'y a pas cette distance nécessaire qui permette qu'émerge le sujet de l'énonciation.

Je reprends alors sous forme interrogative : « Tu te racontes un petit peu ? » Il me répond : « Dans ma tête, j'ai trouvé quelque chose que j'ai envie de dessiner... un homme qui prend quelque chose que je sais pas ce que c'est... » Il se met alors à dessiner un petit homme qui disparaît sous un cerf-volant, il me dit : « C'est un cerf-volant qui vole dans le ciel. » Je vois aussi un petit homme qui semble perdre son habillage ; peut-être son enveloppe (dessin 1).

C'est le début d'un travail où chaque séance sera ponctuée par un dessin, comme si le trait était une façon pour lui de cerner le réel et de compenser sa difficulté à prendre la parole. Ainsi, sous ses traits de crayon, le monde va prendre peu à peu une consistance imaginaire, un travail de nouage se fait entre le trop réel et l'imaginaire.

2. J. Lacan, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.

Plus tard, il dessinera une créature informe qu'il dit être un dragon, un dragon rouge qu'il légende « prénon croque mots », que je lis comme venant dire le rapport de Léo à la langue – de celui qui se refuse à accorder sa voix au commun des parlêtres (dessin 2).

S'agit-il là d'une autonomination ? C'est, en tout cas, de ce côté que je m'autorise à forcer un peu. Je lui dis que ce dragon est un peu comme lui, puisque lui aussi a avalé tous les mots très loin et qu'il ne sait plus trop comment y faire.

Les effets ne se font pas attendre et des cauchemars apparaissent. Léo suffoque et en perd le souffle lorsqu'il me les raconte, dans une grande agitation face à ce « réel qui revient toujours à la même place ». Ce sont toujours des scènes d'engloutissement où il est terrorisé. C'est par cette voie que Léo va me confier ce qui le terrifie et le laisse absolument nu face à un monde qui se présente à lui dans toute sa férocité.

Vient un temps où Léo s'intéresse beaucoup à la préhistoire et aux dinosaures ; je lui promets de lui rapporter un livre et j'oublie. Il me rappelle à l'ordre : « Je crois que tu dois à moi apporter le livre de préhistoire que tu as dit. » J'entends cette demande comme un rappel à prendre ce qu'on dit au sérieux. Il m'assigne à prendre les mots au sérieux. Cela sera d'ailleurs la seule demande articulée qu'il me formulera, mais pas le seul rappel.

Je lui rapporte un livre en lui disant qu'il devra me le rendre. Il choisit de garder cet objet qu'il a prélevé de moi et je le lui cède volontiers, il conserve en lui quelque chose qui vient de l'autre. Je ne dis rien. C'est alors que s'amorce un véritable tournant dans la teneur des séances.

Il va beaucoup s'interroger sur l'énigme de sa venue au monde – à quoi ressemblait-il bébé ? – et sur la manière dont on coupe le cordon. Lors de cette séance, pour la première fois, Léo quitte son armure qui fait qu'il se tient toujours tout raide sur sa chaise et s'installe sur un banc. Il a la tête couchée sur une petite table et pour la première fois j'entends des modulations dans sa voix qui semble le bercer ; elle n'a pas le débit monocorde et monotone qui lui est habituel. Il devient un bébé dans le rythme de sa voix et dans la posture fœtale qu'il adopte. Puis viendra un questionnement sur sa filiation et le lien fraternel qu'il entrecroise, me précisant que son frère aîné

n'a pas le même père mais qu'ils ont la même mère ; quelque chose de son histoire et de sa place singulière s'articule. Dans le même temps, les dessins, qui ne présentaient toujours qu'un seul personnage aride et asséché ou des doubles, toujours inanimés s'étoffent (dessin 3).

Son monde prend-il de l'épaisseur en même temps que les modulations de sa voix se font entendre ?

Léo, après une certaine hésitation de l'équipe, est admis en CE2. Il reste cependant un petit garçon très seul et lorsque je lui demande s'il a des copains à l'école, il me répond sans aucune émotion : « Je n'ai pas de copains, j'ai quelque enfant qui veut bien faire des choses avec moi parfois. » Je suis frappée de la justesse de son propos, ainsi il dit que rien ne le lie aux autres mais qu'il existe néanmoins quelques petits autres qui consentent à être à ses côtés, parfois.

À la fin de l'année, je propose à Léo de le voir plus souvent à la rentrée suivante ; il me dit alors que j'ai dit quelque chose à son père qu'il ne voulait pas que je dise et qu'il était très en colère. Je lui présente mes excuses en lui disant que je n'avais alors pas mesuré que c'était vraiment secret. J'entends qu'il ne veut pas que je sois son porte-parole et que cela se passe « entre nous ». Il accepte de venir plus souvent. Il me semble alors que c'est le début d'un pacte fondé sur une parole qui nous engage.

Lorsque je le retrouve, le ton est différent. Léo arrive souvent contrarié et très fatigué, mais il me semble aussi plus affecté, il peut précisément mettre des mots sur sa colère et son désaccord comme si tout doucement quelque chose se « dégelait ».

Je retiendrai ici trois éléments qui me semblent s'être sensiblement modifiés pour lui : la perception de l'Autre, l'émergence d'affects et le rêve que j'appelle le rêve de la langue.

Léo fait du théâtre de manière obligée. C'est une question difficile à aborder avec le père, car le théâtre, c'est ce qui se transmet de père en fils comme un héritage inviolable.

Un jour, il arrive fort contrarié, sa mère me dit alors qu'il est très fatigué de ses multiples rendez-vous et qu'il n'a pas envie de venir. En effet, il a l'air de bouder. Je le fais entrer et lui demande : « Tu es fâché ? » Il me répond alors : « Non, je ne suis pas effaché contre toi, tous les spectacles ça m'énerve à la tête trop, parce que

moi j'aime pas faire quelque chose que moi j'aime pas, j'aime pas faire devant tout le monde. »

Je lui dis qu'il pourrait peut-être le dire à ses parents, et sa réponse, très sérieuse alors, me surprend : « En fait, ils disent que c'est pour mon bien, mais c'est pas pour mon bien. En fait, il faut que j'arrive à trouver quelque chose que j'aime mais je ne sais pas ce que j'aime. » Léo vient dire quelque chose de sa perception de l'Autre, des intentions de l'Autre à son égard et, dans le même temps, il peut dire qu'il est démuni parce qu'il ne peut pas choisir.

Ainsi, il commence à me décrire des moments d'angoisse où le temps pour lui s'immobilise : « ... Mon cerveau il ne contrôle pas, mes yeux, ma tête contrôlent rien du tout, mon cœur il contrôle juste de faire boum, boum, boum, quand j'ai super peur c'est plus horrible et quand j'ai une crise cardiaque, le cœur il s'arrête, je peux plus respirer... » C'est ainsi que, petit à petit, il parvient à mettre en mots cette angoisse et tente de nommer ce qui du réel l'affecte dans un rythme qui s'enracine peu à peu dans son corps.

Récemment est apparu dans le monde de Léo un copain, ils se sont choisis mutuellement et pour la première fois Léo a été invité à un anniversaire. Il me dit jouer à cache-cache avec cet enfant qu'il trouve « beau et gentil »... C'est ainsi qu'apparaît un premier lien à un petit semblable, teinté d'affect et de plaisir.

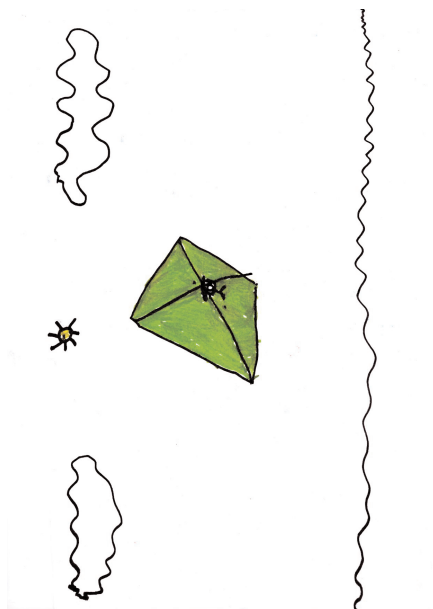
Je terminerai enfin sur ce rêve que j'appelle le rêve de la langue, qu'il a énoncé peu de temps après : « Il y avait un monstre dans mon lit et j'ai vu que sa langue bougeait et je voulais toucher pour voir si il était vivant parce que j'ai pas vu bouger son corps, ni ses bras, ni ses jambes. Il y avait que sa langue qui bougeait et m'a mordu le doigt, il y avait des petits trous dans mon doigt, j'ai eu trop peur, trop peur. »

Pouvons-nous lire à juste titre dans ce rêve que le langage vient opérer sur son corps qui peu à peu se civilise, au sens où le définit Colette Soler, « à savoir un corps socialisé » ? Y a-t-il eu greffe du langage, ou le dispositif de la cure lui sert-il d'appareillage dans le réel ? Il semble en tout cas que quelque chose de l'imaginaire et du symbolique se nouent, rendant pour ce petit sujet l'accès à un autre possible : un Autre susceptible de répondre à son appel.

Au fil du travail, Léo parvient aussi de mieux en mieux à tempérer son angoisse, les parents rapportent qu'il s'agit d'un parcours incroyable. Cependant que la parole de Léo se fait toujours balbutiante, les progrès langagiers sont incontestables, les cauchemars ont cessé ainsi que l'énurésie nocturne, que j'ignorais.

Je l'interprète comme signe d'une jouissance qui se localise davantage dans un corps qui se laisse peu à peu traverser par l'eau du langage ; passer de *lalangue* à la langue, tel est l'enjeu pour Léo qui a aujourd'hui 10 ans.

Pour conclure, je dirai que le travail effectué avec cet enfant, *par* cet enfant, rend compte du choix éthique de ce petit sujet. Éthique au sens où le définit Colette Soler : il s'agit d'une « position à l'endroit du réel [...] de la part d'un être qui subit les effets de la structure. C'est dire que celle-ci ne fait pas loi, seulement condition nécessaire qui ne cesse pas de s'écrire, tandis que la condition complémentaire est du côté du sujet ».



dessin 1



dessin 2



dessin 3

Sylvana Clastres

Quand le sujet parle *

À propos de l'autisme, j'ai pensé partager avec vous quelques réflexions et au moins autant de questions. Des questions parce que je crois avoir compris qu'un point à ne pas négliger lorsqu'il s'agit de transmission et de clinique, c'est qu'il vaut mieux avoir des questions que des certitudes et des suffisances.

Jusqu'à peu, ma référence étant l'autisme primaire de Kanner et d'Asperger, j'étais de ceux qui pensaient que la rencontre clinique avec l'autiste, « le vrai », demeurerait plutôt exceptionnelle. Cela ne m'empêchait pas de retrouver fréquemment des traits autistiques parmi ceux qui venaient me voir en tant que clinicienne, à l'occasion analyste. Cela malgré que depuis quelques années le discours médico-politico-social se soit de plus en plus orienté vers les diagnostics d'autisme.

En effet, depuis que la notion de psychose infantile a disparu des classifications internationales – les DSM faisant place aux TED (« troubles envahissants du développement ») –, nous retrouvons fréquemment parmi les sujets qui nous sont orientés un nombre important diagnostiqués et traités précédemment comme autistes. Si parfois le diagnostic précédent peut se confirmer, il peut aussi ne pas paraître si évident.

Je vous propose donc une question : *qui sont « lesdits autistes » si récurrents de nos jours ?*

Essayons de nous laisser orienter par la référence lacanienne ¹.

* Intervention faite au colloque « Le psychanalyste et l'autiste », organisé par l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien et le Réseau enfants et psychanalyse, le 29 septembre 2012, à Paris, et au Collège de clinique psychanalytique du Sud-Est à Aix-en-Provence, le 14 juin 2013.

1. Essentiellement les séminaires suivants : *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, et *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

Si nous sommes d'accord pour dire que, au-delà d'un réassemblage de signes et de symptômes, il faut laisser la place à une autre écoute, à une autre rencontre, nous pouvons dire que ceux que nous recevons sont tout d'abord des sujets. Ce n'est pas un névrosé, un psychotique ou un autiste qui vient nous voir, mais un sujet psychotique, un sujet névrosé, un sujet autiste. Face à qui, sans a priori, il serait prudent de suspendre nos savoirs pour rester à l'écoute d'une parole si possible, ou d'un silence si nécessaire. Une approche éthique du sujet, qui par les temps qui courent semble importante de rappeler ici.

Aujourd'hui, c'est surtout d'un sujet, plus précisément de deux, que je souhaite vous parler.

Angèle avait 11 ans lors de notre premier rendez-vous. Elle a 18 ans aujourd'hui. Elle est la plus jeune et l'unique fille d'une fratrie de trois enfants. À la différence de leur frère aîné, Angèle et son autre frère, à peine d'un an plus âgé, ont été diagnostiqués autistes très précocement. Elle n'avait que 2 ans et demi. Ils ont été ensuite rapidement pris en charge dans un hôpital de jour spécialisé.

Pour ses parents, Angèle et son frère étaient « comme des jumeaux ». À quelques différences près : si son frère courait partout et, à défaut de pouvoir parler, criait en continu, Angèle était « très sage ». Complètement isolée dans son monde, elle ne criait pas, ne parlait pas, ne bougeait pas. Jusqu'à l'âge de 5 ans, quand elle a commencé à parler, l'unique manifestation sonore venant d'Angèle était ses pleurs.

J'ai commencé à la recevoir dans le cadre institutionnel d'un SESSAD, au moment où elle intégrait une ULIS, une classe d'intégration au collège, après un suivi de quatre ans par l'équipe de l'hôpital de jour puis quatre autres années par un autre SESSAD, attaché à une CLIS (classe d'intégration en école primaire) où elle avait été scolarisée.

Sa première rencontre avec moi, qu'elle ne connaissait pas jusqu'alors, ne la rassurait pas. J'ai retrouvé une Angèle proche de celle décrite par l'équipe de l'hôpital de jour. Pendant plusieurs mois, ses séances se résumaient à ce que, de plus intime, elle pouvait montrer à l'autre : un silence ponctué de larmes. À l'occasion, les quelques mots qu'elle pouvait m'adresser étaient à peine audibles, comme si elle n'avait pas l'intention de se faire entendre, par l'autre, voire par elle-même.

Ses pleurs se déclenchaient dès qu'elle était confrontée à quelque chose d'inattendu. Un changement dans sa routine, un claquement de porte, un cri, la sonnerie du téléphone ou celle du collègue à chaque changement de cours. Tout était vécu comme une violence extrême. Il ne s'agissait pas de peur. Angèle semblait être confrontée à un état d'angoisse massive où toute intrusion, tout signe d'une présence, signe de la demande, de la présence de l'Autre, aurait pu la plonger dans le néant (l'inexistence/le non-être).

Pendant quelque temps j'ai cherché un moyen d'entrer en contact, sans beaucoup de succès. Elle n'a jamais accepté de faire un dessin ou un jeu. Je pouvais essayer de lui parler, rester à mon tour silencieuse, ou encore travailler sur autre chose sans lui porter trop d'attention. Mais rien ne se passait. Nos rencontres se poursuivant, je me suis aperçue que les quelques fois où j'ai parlé sans m'adresser forcément à elle, au téléphone par exemple, ces mots, plus signes que signifiants, semblaient l'intéresser et moins la menacer.

Elle a commencé à apporter de petits livres à ses séances, et pour la première fois elle m'a adressé une demande, celle de les lire à haute voix. Les thèmes, les titres, les passages, toujours de son choix, se sont avérés plus tard être très souvent en rapport avec quelque chose d'important qu'elle souhaitait me faire savoir.

Nous connaissons les difficultés que le sujet autiste peut avoir avec la voix. La voix, l'objet voix, en tant qu'objet pulsionnel, est angoissante car elle peut dévoiler, laisser échapper ce que du sujet est *présent* dans son dire ². Il était, de toute évidence, impossible pour Angèle de prendre la parole, et avec elle prendre le risque de se retrouver dans le gouffre de la division provoquée par le signifiant. Ce qui est inévitable à tout être parlant.

Dans ce premier temps, pour parler d'elle, Angèle empruntait ma voix. Nous allons faire un arrêt sur ce moment clinique pour réfléchir un peu sur la question du double dans la clinique avec les autistes.

Le double pour l'autiste peut être n'importe quoi : un objet, un cadre, un animal, un petit autre et même un autre imaginaire ; mais il doit être « construit » pour être rassurant.

2. J.-C. Maleval, *L'Autiste et sa voix*, Paris, Seuil, 2009.

Je me suis demandé si la fonction de ces objets ne pourrait être, quelque part, proche de celle du statut de « l'objet transitionnel » présent dans le développement des enfants. Nous nous apercevons rapidement que non, puisque l'objet transitionnel vient à la place du manque, du manque de l'autre ; et le manque justement, c'est ce qui ne va pas traverser/concerner l'autiste. Le double n'est autre que l'extension du sujet lui-même. Nous pouvons dire que le double va être rassurant pour l'autiste puisqu'il va l'aider à faire bord, à faire frontière à ce qui de l'Autre peut faire intrusion.

Concernant Angèle, je me suis demandé après coup si ce qu'elle cherchait avec sa construction n'était pas une façon d'éviter l'aliénation de son être dans le langage, puisque nous retrouvons dans la littérature sur l'autisme la référence au double comme « barrière à l'aliénation signifiante ».

Angèle a peut-être essayé d'apaiser l'angoisse de ce face-à-face avec la demande de l'Autre que je représentais, cherchant à annuler l'Autre en l'incorporant comme double. En tant que double, si tel était le cas, je n'étais plus l'Autre mais le même, *elle-même*.

Quoi qu'il en soit, cette construction lui a été apaisante, puisque quelque temps après elle a pu commencer à lâcher sa voix, encore à peine audible dans un premier temps, mais adressée de plus en plus à l'autre.

Au début, elle s'est adressée à moi en manifestant de la curiosité pour la sonorité de mon accent et en s'intéressant à mes origines. Cette parole à l'accent étranger semblait moins la menacer. Un intérêt pour l'étranger que j'ai appris plus tard être le sien depuis longtemps à travers la musique japonaise, sa préférée, celle qu'elle retrouvait dans les mangas. Ces premières prises de parole vont évoluer rapidement.

Elle a manifesté ensuite le souhait de parler de ce qui lui faisait peur, de l'horreur qu'avait été de vivre avec les cris de son frère, de ses angoisses, surtout celles de s'adresser aux autres. Angèle avait alors 14 ans. Elle avait grandi, changé physiquement mais pas seulement. Son entourage témoignait d'un apaisement. Elle ne pleurait plus très souvent, réussissait mieux ses études, et semblait tisser quelques liens, se faire quelques amis.

Son travail avec moi se poursuivait quand, quelque temps après, lors d'une séance, Angèle m'a fait part des hallucinations visuelles qui l'angoissaient, qui lui faisaient peur. Il s'agissait d'un homme, toujours le même, qu'elle aurait vu à deux occasions dans sa classe et une dizaine de fois dans sa chambre. Ces hallucinations sont restées ponctuelles et n'ont duré que trois ou quatre mois.

Que penser de ces épisodes hallucinatoires ? La confirmation d'une psychose infantile, ce à quoi j'avais pensé à l'époque ? L'évolution de l'autisme vers la psychose, en tant qu'évolution de la cure, comme proposent quelques auteurs ? La manifestation d'une importante angoisse face à l'entrée dans l'adolescence ? Nous savons, puisque Freud parlait déjà des hallucinations accidentelles chez des sujets sains, et la clinique nous le confirme, que les psychotiques ne sont pas les uniques concernés par les hallucinations.

De nouveau très angoissée, mais sans pour autant couper le lien, Angèle décida d'écrire une pièce de théâtre. Cette pièce de théâtre parlait d'un garçon et d'une fille. La rencontre de deux sexes. Ils étaient amoureux. Elle écrivait chez elle et me le lisait en séance.

Comme vous pouvez le constater, autrement qu'au début de notre travail où c'était à moi de lire, ce n'est plus par l'intermédiaire de ma voix qu'elle se manifestait. C'est sa voix qu'elle pouvait désormais entendre, sans pour autant prendre trop de risques, puisqu'elle lisait une histoire qui n'était pas supposée être la sienne.

Depuis, et une fois l'épisode hallucinatoire apaisé, celle qui un jour avait eu pour unique projet d'être retraitée, « pour finalement être laissée tranquille », est plus que jamais au travail : lors de ses séances, mais aussi dans sa vie, avec des projets professionnels (elle s'intéresse à l'informatique) et personnels.

Récemment, l'histoire de sa pièce de théâtre est passée de l'écriture à la réalité. Angèle a fait la rencontre d'un garçon. Je la cite : « Je ne pensais pas que cela pourrait m'arriver. » Cette rencontre n'a pas duré longtemps et est restée le plus souvent modérée, *médiatisée* par le virtuel. Mais elle a quelque part existé, et son existence et sa fin ont provoqué une série de questions qui fait l'actualité de ses séances.

J'ouvre les guillemets : « Tu penses que j'ai fait trop ? – dit-elle en parlant de son comportement envers le garçon et en attendant un signe de ma part comme réponse. J'ai tout raté ? Il [le garçon] disait

que j'étais différente des autres. Qu'est-ce qu'il voulait dire avec ça ? De quelle différence s'agit-il ? Je sais que je suis différente, que je ne suis pas comme les autres... mais qu'est-ce que *lui*, il voulait dire ? » Et triste de l'échec de son histoire, Angèle dit ne plus vouloir recommencer. Des questions, un discours que nous pouvons retrouver chez d'autres jeunes filles, pas forcément autistes ou psychotiques...

Mais, si nous l'avons bien entendue, Angèle dit savoir ne pas être comme les autres et là elle semble savoir de quoi elle parle. Il y a une fragilité dans son lien à l'Autre qui je pense sera toujours là.

Angèle a 18 ans. Dans le cadre institutionnel, mon travail avec elle doit s'arrêter dans quelques mois. L'idée lui est absolument déchirante et angoissante. Impossible pour elle d'accepter cette séparation. Elle s'organise pour continuer à venir en séance à mon cabinet.

Cette échéance imposée par l'institution m'interroge sur la place du transfert et du double. Est-ce le transfert qui soutient et autorise le travail que je viens de vous résumer très brièvement, ou Angèle a-t-elle fait de moi son double, celui qui lui a permis d'apaiser ses angoisses et d'avancer ? En tout cas, comme pour le transfert, à la fin d'une analyse, le double devrait lui aussi « chuter ». Chuter pour laisser la place à autre chose : une mise en question de la position subjective qui puisse permettre au sujet de poursuivre dans la vie.

Ma question au départ de mon exposé concernait le diagnostic, surtout quand il est question d'un enfant. En écrivant ce texte et ayant choisi de partager avec vous le travail avec Angèle, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de regretter de ne pas avoir choisi un cas de la clinique avec un autisme plus classique. De l'Angèle de l'hôpital de jour diagnostiquée autiste à celle qui hallucine et qui désormais s'interroge sur ce que l'autre pense et veut d'elle, je me suis dit que j'aurais pu faire un choix plus simple.

Ce que je peux encore vous dire, c'est que, malgré tout son parcours, on peut toujours entendre dans sa prise de parole une fragilité. Fragilité dont elle semble être bien consciente, qui résiste et qui résistera peut-être toujours. Autant elle peut dire vouloir parler de son histoire, ce qui est arrivé récemment, autant son discours ne la suit pas forcément. Il reste comme sur une couche supérieure de son vernis de sujet – sujet cette fois dans le sens lacanien du terme, le sujet ancré dans la chaîne signifiante, celui représenté par un signifiant

auprès d'un autre signifiant. Tout en vous disant cela, je pense qu'elle est allée vraiment beaucoup plus loin que les « sujets verbeux », comme le propose Lacan quand il se réfère au parler sans dire, non habité, non investi, non affecté de la parole de l'autiste ³.

Il est possible qu'Angèle soit autiste, mais sept ans après notre première rencontre j'aurais encore quelques réserves pour vous l'affirmer avec certitude. Si ce savoir suspendu peut ne pas impressionner une assemblée, il peut permettre de continuer un travail.

J'avais pensé en rester là avec Angèle, comme témoignage clinique de ce que le sujet peut nous apprendre sur le diagnostic et la place du praticien, orientés par la psychanalyse. Mais en relisant mes notes, je me suis dit que cela pourrait être intéressant, avant de conclure, de vous présenter brièvement Julie.

Je l'ai rencontrée alors qu'elle avait 13 ans. Nous n'avons travaillé qu'un an et demi ensemble. Julie était une adolescente plutôt jolie et réservée qui ne passait pas très longtemps inaperçue à cause d'une saisissante étrangeté qu'elle renvoyait à l'autre.

Au début de notre travail, elle avait un regard qui ne se posait pas. Et surtout, jamais sur l'interlocuteur. Avec un discours robotisé, elle se limitait à répondre aux quelques questions qu'on pouvait lui adresser. Elle parlait « seule », recouvrait ses oreilles avec ses mains et se sentait très vite persécutée. Le bruit la dérangeait ou lui faisait signe. Par exemple, il est arrivé que mon téléphone portable sonne et qu'en s'adressant à lui elle lui demande « quoi ? ». Elle semblait aussi être complètement envahie par l'angoisse.

Julie n'avait jamais eu d'amis ou de camarades. Selon ses parents, depuis toujours elle était enfermée dans son monde, « comme un enfant autiste ». Sortir de chez elle, même pour aller à l'école, lui faisait violence. À 3 ans et demi, Julie avait été placée à mi-temps à l'hôpital de jour, où elle a eu pour diagnostic : « TED sur le versant autistique ».

Venir me voir semblait aussi la terrifier. Dans mon bureau, elle gardait son manteau, boutonné jusqu'au cou. Tout ce qui venait de moi semblait l'agresser : une parole, un geste, une proposition (d'enlever le manteau, par exemple), un jeu...

3. J. Lacan, « Conférence sur le symptôme », prononcée à Genève en 1975, inédit.

Elle a fini, avec soulagement, par accepter de me faire un dessin. Pendant plusieurs mois elle m'a fait le même dessin, à quelques variations de couleur près. Dessin qu'elle faisait avec minutie et jusqu'à ce que toute la feuille soit remplie. Pendant qu'elle dessinait, elle semblait être protégée dans sa bulle où je n'étais pas. Cela lui arrivait parfois de regarder à côté et de parler seule ou à un autre imaginaire. Il arrivait que je m'adresse à elle et qu'elle ne m'écoute pas. Réussir à s'isoler, faire boucle avec son dessin, effacer ma présence la rassuraient. Peu à peu, elle a commencé à enlever son manteau, semblait plus détendue et souriante.

J'ai tenu ce rôle de spectateur discret – Lacan parlait de secrétaire de l'aliéné, en évoquant une possible place pour l'analyste face à quelques psychotiques – pendant plusieurs mois. Jusqu'à ce que lors d'une séance je lui propose de faire une exposition de ses dessins. Mon idée était de prendre ce qu'elle « apportait » à ses séances et d'en faire quelque chose. Sans me répondre elle me laissa faire. Puis elle a regardé ses dessins, les a trouvés beaux et a écrit 20/20 et TB derrière chaque feuille.

Je lui ai fait remarquer qu'ils se ressemblaient beaucoup... qu'ils étaient presque toujours les mêmes. Julie n'a pas réagi. J'ai décidé d'ajouter que je pensais qu'elle pouvait peut-être faire autrement que le même. Elle s'est enfermée et ne dit rien. J'ai regretté ce que j'ai cru lui avoir fait vivre comme une intrusion, une violence.

La séance suivante, elle a fait le « même » dessin, mais tout d'un coup elle a levé la tête, m'a regardée et a fait « Bouh » très fort ! Et a ajouté en souriant : « Je voulais vous faire peur. » Une semaine après, elle a fait un dessin différent et m'a dit, sans donner l'impression de s'adresser à moi : « Ce n'est pas le même... »

Les variations de ses dessins sur le même thème reprennent et vont se poursuivre. La différence – ce qui « n'est pas le même » –, c'est que Julie commence à accepter que je m'adresse à elle.

À la fin de la première année de travail elle a laissé les crayons de couleur et pour la première fois s'est intéressée à d'autres jeux qui étaient sur mon bureau. Elle a retenu trois dés. Je lui ai proposé qu'on joue avec. Elle a accepté et j'ai inventé un jeu : chacune son tour, nous jetions les dés et comptons les points ; celle qui aurait le plus de points au bout de dix lancers gagnerait. Elle a redemandé à

jouer les séances suivantes. Julie était aussi contente de gagner que de me voir gagner.

Un jour, c'était à mon tour de jouer et j'ai décidé de mélanger les dés comme un barman mélange un cocktail. Je le faisais exprès, je cherchais à l'interpeller, à voir sa réaction. Elle s'est mise à éclater de rire. Elle m'a demandé de recommencer. Ce « jeu » a duré quelques mois.

C'est à ce moment qu'un « événement » qui me semble être en rapport avec notre travail a eu lieu. Le taxi qui la ramenait chez elle avec trois autres enfants a eu du retard. Sans avertir personne, Julie est rentrée seule à pied. Elle a mis plusieurs heures pour y arriver parce qu'elle a fait littéralement le parcours du taxi, passant devant la maison des trois autres enfants avant d'arriver à la sienne. Quand nous nous sommes retrouvées lors de la séance suivante, elle était fière de me raconter son aventure et a ajouté : « C'était différent... » Je lui ai dit que je pouvais entendre son enthousiasme et la comprendre, mais j'ai ajouté que je comprenais aussi l'angoisse de tous ceux qui pendant des heures ne savaient pas où elle se trouvait.

La séance suivante, mon téléphone portable a de nouveau sonné. Mais cette fois, elle ne s'est plus adressée à lui, mais à moi, pour dire qu'elle aimerait en avoir un pour appeler ses parents, sa grand-mère. Et en réponse à ma question sur ce qu'elle aurait souhaité leur dire, elle répondit : « Si j'avais un téléphone, j'aurais pu leur dire que je rentrais à pied à la maison. »

Julie était plus dans l'échange. Elle supportait beaucoup mieux que je m'adresse à elle et cherchait avec beaucoup de difficulté, sans parfois y arriver, les mots pour s'adresser à moi. Par exemple, à la fin d'une séance, d'un coup et en quelques secondes, elle a rebondi de sa chaise, est venue brusquement vers moi, s'est penchée et à mon oreille a susurré : « C'est mon anniversaire. » Surprise, je me suis ressaisie, lui ai souhaité bon anniversaire et lui ai demandé si elle souhaitait le dire à d'autres de l'équipe. Elle a fait oui avec la tête mais finalement n'a pas pu le faire et m'a demandé de le dire à sa place.

Un an et demi après le début de notre travail, la famille de Julie a décidé de déménager et elle a dû quitter le travail au sein de notre SESSAD et celui avec moi. Tout en faisant les mêmes dessins, elle a pu se saisir de ses séances pour parler de la peine et de la peur qu'elle

ressentait face à ce changement. Puis elle m'a demandé de faire de nouveau une exposition. En regardant tous ses dessins et en pointant le seul différent des autres, elle a ajouté : « Ce n'est pas grave d'être différent. »

Quelques semaines après, lors de sa dernière séance, en juin 2012, elle a dit tout en dessinant : « Dans ma vie tout est pareil, mes parents aussi sont toujours pareils. » Puis elle a continué à colorier et a dit tout bas, mais suffisamment fort pour que je puisse l'entendre : « Qui a dit que je ne vais pas changer ? »... À la fin de la séance elle m'a rendu son dessin pour la première fois inachevé.

Tout au long de mon exposé, il n'a pas été question d'interprétations, de coupures de séance ou d'un autre acte plus classique que nous pouvons attendre d'un analyste. Ce qui n'empêche pas que la psychanalyse soit le fil conducteur de l'écoute qui a orienté ces deux cures.

J'ai essayé de vous témoigner d'une écoute et de l'éthique qui la soutient. À savoir celle qui prend en compte un sujet et qui ne l'enferme pas dans des savoirs appris autrement que lors de la rencontre clinique. Rencontre clinique qui ne peut être qu'unique à chaque sujet.

Parmi les analystes, il y a ceux qui pensent l'autisme comme une forme de psychose ou comme un symptôme psychotique et ceux qui pensent l'autisme comme une quatrième structure, avec la névrose, la psychose et la perversion.

En tout cas, ce que je tenais à partager avec vous, c'est que, dans l'univers pluriel des psychoses et des autismes – Kanner, Asperger, personnalités post-autistiques, spectre d'autismes... – pour la psychanalyse il y aura toujours des Julie et Angèle, au singulier.

Bernadette Diricq

Psychanalyse et objet *a* : qu'en est-il pour l'autisme * ?

Objet *a*, invention de Lacan

Freud, précurseur et père de la psychanalyse dès 1896 quand il utilise pour la première fois le terme de « psychoanalyse », fait cependant état dès 1937 d'une difficulté, celle d'une butée contre laquelle se heurtent les analyses. Il la désigne comme « roc de la castration ». C'est à partir de ce point que, dès les années 1960, « Lacan fait – par rapport à l'Œdipe freudien – un pas de côté, fondamental, qui commence avec le séminaire *L'Angoisse* et qui, malgré les apparences, va jusqu'aux formules dites de la sexualité » du séminaire *Encore*, observe Colette Soler ¹.

C'est à partir du *Séminaire X* intitulé *L'Angoisse* que je reprendrai quelques repères essentiels chez Lacan au sujet de cet objet *a*.

Invention de Lacan, dont il dira que « cet objet *a*, c'est ce roc dont parle Freud, la réserve dernière irréductible de la libido ² ». Sa particularité est de n'être *pas objet de la réalité*, repérable. L'« objet perdu » de Freud s'y apparente certes, tout comme *le roc* précité. Mais l'objet *a* lacanien, parce que passé au réel, est au contraire objet sans consistance ni représentation spéculaire, indicible.

C'est après avoir rectifié la théorie inaboutie de l'expérience analytique, sur laquelle l'acte analytique prend appui, que Jacques Lacan élabore ce *a* qui, telle une boussole, l'orientera jusqu'à la fin de son enseignement. Sans cesse en effet Lacan soutiendra qu'il s'agit là de la seule idée concevable de l'objet en psychanalyse, soit

* Texte écrit dans les suites du colloque « Le psychanalyste et l'autiste », organisé par l'EPFCL et le REP, le 29 septembre 2012, à Paris.

1. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 158.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 127.

de ce qui manque ³. La théorie de l'objet *a* et de la castration sera par ailleurs une construction lacanienne, sans recours au père, comme nous le signale encore Colette Soler ⁴.

Dès 1962-1963, l'objet *a* est pointé par Lacan comme *objet d'angoisse*, insu du sujet en devenir de \$ par son entrée dans le langage. L'objet *a* y est « reste » réel de l'opération de division du sujet, à l'origine de cet affect, lui-même qui n'est « pas là sans l'avoir, mais ailleurs, là où il est, ça ne se voit pas ⁵ », sorte de liaison conditionnée par l'alternance. Cet objet *a* répondant au « Che vuoi ? » de *l'infans* se profile incognito à l'horizon du désir énigmatique de l'Autre en place de trésor des signifiants, quand les éléments de *lalangue* résonnent pour le petit être dès avant qu'il vienne au monde ; l'objet *a* gardera néanmoins une fonction de lien avec le sujet participant du langage lors de la construction du fantasme fondamental, \$ ◇ *a*, soutien et réponse au désir énigmatique donc, repéré par le \$ au champ de l'Autre.

L'objet *a* réel, en tant que pulsionnel, est étudié dans ce même séminaire sous la forme d'objets des pulsions partielles, dont la visée première est de réduire une tension. C'est le dire de l'Autre primordial comme lieu des pulsions qui détermine l'ordre de celles-ci, le passage de la pulsion orale à la pulsion anale par un virage de la demande et la mise en place des pulsions scopique et invoquante par l'émergence du désir. Chacun de ces objets pulsionnels est ainsi, tour à tour, substance extraite de l'enveloppe corporelle du sujet divisé \$, et se retrouve vidé d'une part de sa jouissance au centre des différents circuits pulsionnels s'y référant.

C'est toujours à partir de ce même *Séminaire X* que Lacan définit une tierce fonction de l'objet *a*, celle d'objet cause du désir ⁶, indissociable de l'angoisse là encore, objet *a* cédé, en relation directe avec l'accès à la parole, cette dernière barrant la jouissance toute de *l'infans* par son aliénation aux signifiants de l'Autre. On peut ainsi noter A/J barrée, l'accès au champ de l'Autre soustrayant une part de

3. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

4. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, op. cit., p. 158.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 105.

6. Ibid., chapitre VIII.

la jouissance-toute ; ou encore A/a (plus de jouir), positivant ce qu'il en reste. L'objet a qui vient à manquer en passant sous la barre y est ainsi pré-subjectif. D'autre part, il ne détermine pas les objets désirables. Ces derniers y sont le plus souvent indéterminés.

C'est quelque dix ans plus tard, à partir du séminaire *Encore* puis dans *R.S.I.* ⁷, que, convoqué par Lacan, le père pris dans son désir y devient père nommant, fonction d'existence. Ayant historisé cet objet a , précurseur de son désir au champ de l'Autre, une femme nommément choisie devient à la fois symptôme pour cet homme et, par son corps qu'elle lui prête, catalyseur de sa jouissance phallique. Cette différence évolutive notoire du désir chez Lacan se résume ainsi ⁸ :

$$\begin{array}{ccc} a & \rightarrow & d \rightarrow () \\ \text{Effet de désir infini} & \rightarrow & \text{Effet de désir fini} \end{array} \qquad \begin{array}{ccc} a & \rightarrow & d \rightarrow (a(A)) \end{array}$$

Quant à l'enfant que l'homme lui donne, il trouve place dans sa génération tandis que, par son « dire-que-non » adressé à l'enfant, le père-fonction lui permet de surmonter l'angoisse face à la jouissance jusqu'alors énigmatique de l'Autre primordial ; ainsi le barre-t-il : $A \rightarrow A$ barré.

Mais qu'en est-il pour le sujet autiste ?

Tout accompagnement orienté par la psychanalyse dénonce, chez le sujet autiste, l'inexistence de l'objet a . Il ne se trouve ni chez l'autiste primaire, où il n'y a « ni a , ni A » ⁹, pas plus que chez l'autiste dit secondaire, hors discours mais pas hors langue. Dans l'autisme dit secondaire – présentant de nombreux troubles de langage et de la relation au semblable ainsi que des dérégulations de l'ordre pulsionnel –, les sujets sont néanmoins à même de se socialiser *a minima* s'il leur est offert la chance de « se mettre au travail ». De nombreuses questions surgissent alors.

Comment s'en sortent-ils ? Quelle trouvaille ou quelle défense, au cas par cas, inventeront-ils qui les socialiserait quelque peu et créerait un certain lien avec l'autre semblable ? Car le sujet autiste

7. J. Lacan, *Séminaire R.S.I.*, inédit, leçon du 21 janvier 1975.

8. C. Soler, *Séminaire de lecture : L'Angoisse*, Formations cliniques du champ lacanien, p. 142-145.

9. R. Lefort, *Naissance de l'Autre*, Paris, Seuil, 1980, p. 266-275.

reste assurément un être sans désir banal et *a fortiori* sans désir fini ; l'objet, qu'il soit de besoin ou de désir, n'en passe pas par la demande et reste objet de la réalité non symbolisé, ne passant pas au réel. Sans la castration de l'Autre qui propulse vers le désir, il reste signe du ratage des opérations de causation d'un sujet \$.

Quant à la forme d'angoisse que nous croyons déceler chez cet être joui par toute parole d'un Autre sans appel, qu'en est-il vraiment ?

Enfin, y aurait-il autre chose en jeu dans le comportement autistique et les signes verbaux que ce sujet envoie, semblant ainsi s'exprimer et que l'analyste attrape au passage ? Langue holophrastique où S1 et S2 restent soudés, langue composée d'écholalies ou encore langage singulier et fermé.

Pour tenter d'éclairer ces questions, quelques moments cliniques du parcours d'un enfant autiste, aujourd'hui jeune adulte, permettront d'aborder au final les conséquences inhérentes à cette structure et le résultat du travail singulier de ce sujet.

Lorsque je le rencontre, il a 6 ans et souffre de troubles autistiques incontestables. L'histoire de sa famille et la sienne en particulier, ainsi que sa position d'alors, le placent pourtant, en fonction des personnes qu'il côtoie, comme sujet à part entière et non plus seulement comme objet d'un Autre tout-puissant. Je l'accompagnerai pendant douze ans dans un travail pour lequel il est preneur.

Sans reconnaissance de lui-même

À 2 ans, ne répondant pas à l'appel de ses parents et manifestant des comportements qui commencent à intriguer ses proches, une évidence surgit : ils ne l'ont, semble-t-il, jamais appelé par son prénom. Aussi, quatre ans plus tard, alors que l'interpellant, je cite son prénom, sa première question surgit : « Pourquoi (tu) dis X ? » Sa perplexité est totale et bien sûr aucune explication ne vaut ; il posera de nouveau cette question pendant des mois chaque fois que quiconque prononcera son prénom et ce jusqu'au moment où il se l'appropriera, terminant la phonation de X du son « s » prolongé ; depuis il se prénomme Xsss... mais fait de même avec d'autres mots qu'il prononce, ceux-ci étant prolongés de ce même « sss » jouissif.

Confronté à l'horreur

C'est aussi à l'âge de 2 ans qu'il fut confronté à la souffrance qui précéda la mort d'un petit frère nouveau-né ; pourtant, ni ce décès ne fut reconnu comme perte, ni cette disparition productrice d'une quelconque douleur... Il resta sans affect et ne put jamais rien en dire ; cette période et ce qui en fut exprimé ont-ils seulement existé pour lui ? Je cite Lacan : « Il s'agit de savoir pourquoi il y a quelque chose chez l'autiste ou chez celui qu'on appelle "schizophrène" qui se gèle, si on peut dire ¹⁰. »

Son symptôme

Cependant, une présence apparaît alors, bien plus effrayante que la disparition sans signification pour lui de ce petit frère. Son symptôme, dirai-je, est lié ou aux bruits de moteur d'une tondeuse thermique du jardinier, ou, lors d'une séance de travail, au bruit du camion des éboueurs qui l'effraye au point de le tétaniser ; ne parlons pas du vacarme assourdissant du TGV entrant en gare, ou d'une grue à chenilles sur un chantier... Tous ces bruits le terrifient. Que dire de ces sons tonitruants, trop présents et insupportables pour X ? Comment remédier à la terreur qui s'empare alors de lui ? Quel moyen, quel outil lui proposer pour qu'il puisse trouver de lui-même une solution à cet état de panique ?

Évoquant ces frayeurs avec ses parents, je retiendrai le témoignage du père qui, momentanément sans emploi, s'est aperçu de la panique de son fils lors de ce type de bruits. Après un temps de silence, le père poursuivit : « Le bébé, de retour à la maison, y était sous respirateur, machine ronflante dont le vacarme, surtout la nuit, était insupportable de par son mouvement et le son d'aspiration répétitif... » Cette information précieuse ne témoignait-elle pas d'une intrusion réelle, ayant pu terroriser X ? *L'intrus*, habituellement rencontré vers l'âge de 2 ans en la personne d'un second enfant arrivé dans la famille, n'était pas tant le petit frère que cette machine au bruit mortifère, à laquelle le bébé était relié durant ce temps de présence à la maison. X, en grande détresse, s'était comme éclipsé, se renfermant sur lui-même. À la suite de cet entretien où, malgré une

10. J. Lacan, « Conférence sur le symptôme », Genève, 10 avril 1975.

grande agitation, X était à l'écoute de son père, je lui proposai de dessiner les machines qui le terrifiaient. Une page allait se tourner.

Il avait en effet précédemment produit un dessin n'ayant rien à voir avec ces moments de panique dus aux bruits, et pourtant... C'était autre chose, à ne pas confondre non plus avec l'objet *a* passé à la pulsion anale de la névrose, par exemple. Il s'agissait ici d'excréments, dont la séparation était impossible pour X pendant la semaine qu'il passait en internat scolaire pour autiste. Il attendait donc le week-end pour faire ses besoins dans des conditions représentées sur ce dessin. Il avait dessiné un WC et ses canalisations, ne s'arrêtant qu'au trait délimité par un rond, sorte de bulle, enfermant le tout. Sur le siège, une dame tenait sur les genoux un enfant et, sous elle, une suite continue de crottes s'étalait le long de la canalisation. Le tout faisait bloc, mère et fils ne faisaient qu'un. Notons encore qu'après avoir terminé ce dessin X avait demandé d'inscrire à l'extérieur du cercle le mot « bloqué ».

Tout, dans ce dessin, était trop présent. Le circuit des crottes dans la canalisation m'avait à la fois étonnée et émerveillée par sa précision. À l'opposé d'un enfant névrosé tourné vers la vie, répondant à la demande d'une mère par la propreté, en lui faisant « don » de cette part de lui-même, X ne peut s'en détacher, « bloqué » comme il l'a fait écrire. La demande probable de la mère est ici inaudible pour l'enfant autiste, tandis que ses excréments, objet de la réalité faisant partie de son corps, y restent rattachés. Pour le sujet autiste hors symbolisation, aucun signifiant ne permet le « meurtre de la chose ». Et, seul, l'effroi le traverse.

De même, les bruits tonitruants hors norme faisant traumatisme sont la raison de sa terreur. Ce qu'il réalisa en effet ensuite l'exprime. Un autre dessin représente une pelleteuse noire monstrueuse à l'arrière de laquelle X dessine un personnage, la bouche grande ouverte, manifestant cette frayeur. Notez qu'il l'entoure d'un cercle comme il l'avait fait lors du premier dessin. Les fumées y sont rabattues au sol et ne peuvent s'échapper du cercle. Quant à ce qu'il représente en petit sous le sol, il ne peut rien en dire. Il semble pourtant que ce soit le modèle réduit de cet engin, cette fois mis en terre... Reste le « mise-terre... »

Jusqu'au jour où un bougé se produit : X fait alors un dessin et place un conducteur aux commandes. Il le décrit fort bien : le « monsieur conduit la grue à chenille avec les manettes... ». Ainsi, la machine reprend sa fonction normale. « Ça fait de la fumée parce que le moteur tourne... ça fait du bruit », dit-il encore, mais le conducteur, substitué d'un père hors fonction, peut cette fois maîtriser l'engin jusqu'alors tout-puissant. Et X de colorier cette nouvelle machine en jaune !

Mise à distance de cette chose, sorte de fantôme, véritable raison de sa terreur

Ainsi en fut-il du premier pas de X vers une mise à distance. Non pas une séparation au sens donné par Lacan d'avec un objet ici forclos au champ de l'Autre. Une séparation rendue ici impossible donc, mais bien une suppléance imaginaire qui semble éloigner par un savoir-faire les fantômes de la réalité qui provoquaient sa terreur.

Conclusion

Pas d'objet *a* dans l'autisme. Le mimétisme ou collage à *lalangue* de l'Autre primordial et l'inexistence de séparation d'avec les objets de la réalité laissent le sujet *sans objet pulsionnel* ; les demandes de l'Autre, restées lettres mortes en effet, n'ont pas été symbolisées ; pas d'énigme non plus quant à un désir soupçonné chez l'Autre primordial mais bien plutôt une jouissance toute, et ce qui aurait pu devenir objet *a*, cause de désir, reste ainsi désespérément « objet de la réalité » non cédé.

Ces éléments – évitons peut-être dès lors l'appellation d'« objet » –, véritables fantômes mortifères, que sont pour X les excréments et les bruits insupportables restent rattachés au corps du sujet, dans le prolongement de celui-ci. Mais la représentation que X fait ici de la machine, quand il place un « pilote » aux commandes, contrôlant la puissance de l'engin, marque cette différence essentielle quand sa « trouvaille », à même de la contrôler, permet un bougé effectif pour le sujet atteint d'autisme dit secondaire ou de psychose autistique, comme il me plaît de désigner ici sa structure.

Forum à Tarbes

Réel, Imaginaire, Symbolique :
nouages, embrouilles
et savoir-faire

Marie-José Latour et Sophie Pinot

À la mémoire de notre collègue Éric Eslinger

Éric était membre de l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien depuis sa création. Il est décédé à l'âge de 52 ans, le 4 février 2013, quelques jours seulement avant la troisième séquence du forum du mardi 12 février, qui lui fut dédiée.

Nous partageons avec Éric un rapport vivant à la psychanalyse ainsi que l'intérêt pour le dernier enseignement de Lacan. Éric ne manquait ni de la détermination, ni de la légèreté nécessaires à cette tâche.

Nombre des membres du pôle des pays des Gaves et de l'Adour ont eu l'occasion de travailler en cartel avec Éric et lui gardent une grande reconnaissance pour sa façon de soutenir l'exigence propre à la transmission de la psychanalyse.

Malgré sa maladie qui ne lui a guère laissé de répit, il s'est intéressé jusqu'au bout au dispositif que, depuis deux ans, nous avons proposé dans notre région.

Son attention, son ouverture, son accueil, son amitié manquent à chacun de nous. Que sa femme, Patricia, et ses enfants, Simon et Camille, en trouvent ici un témoignage.

Nathalie Carrieu

Souffler sur l'*Artbraise* *

Présentation

Je viens d'une famille où la voix et le regard s'incarnaient sous la forme de la peinture, des films super 8, de la musique et du chant, forgeant un goût pour tout ce que l'univers peut offrir à voir et à entendre... Un reflet sur l'eau, l'ombre d'un mur, le sifflement du vent ou le bruit lancinant d'un essuie-glace sur un vieux pare-brise... sons, lumières, ces sensations perceptives ont fondé mon imaginaire, créé la consistance de mon être vivant. Tout m'attire l'œil et l'oreille, un rien me distrait, attise ma rêverie, me raconte des histoires. Voilà le trésor, qui me donne le nord, oriente mon espace, ravive les braises de mon existence !

Par ailleurs, j'exerce une fonction d'éducatrice spécialisée dans un institut médico-éducatif accueillant des adolescents souffrant de graves troubles de la personnalité. Une partie de mon travail se situe dans le champ d'une médiation, au sens large, entre une matière artistique et les jeunes dont je m'occupe. Il s'appuie sur :

- un « dedans » : l'atelier, qui, après avoir longtemps été itinérant, a enfin trouvé, depuis la rentrée 2012, un espace stable chez mon ami Nino Ferrer, sculpteur et contrebassiste qui nous a chaleureusement ménagé une belle place chez lui, où créer librement ;

- un « dehors » qui se décline de différentes façons : balade dans la nature, visites d'expositions et participation à des ateliers dans ces lieux mêmes, sorties spectacles ou cinéma...

* Intervention au Forum à Tarbes, « Réel, Imaginaire, Symbolique : nouages, embrouilles et savoir-faire », 3^e séquence, « Imaginer, réaliser, créer », le mardi 12 février 2013.

Imaginer

Ce mot m'a rappelé une superbe exposition vue au musée du quai Branly en 2010. Elle a donné lieu à plusieurs ouvrages dont un, éponyme, sous la direction de Philippe Descola : *La Fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*¹. Le pari de cette exposition était fondé « sur l'idée que l'on ne perçoit et imagine que ce que l'on a appris à discerner dans le flux des impressions sensibles et à reconnaître dans l'imaginaire. Or, ce formatage du discernement dépend des qualités que nous avons l'habitude de prêter ou de dénier aux choses qui nous environnent ou à celles que nous nous figurons dans notre for intérieur. En général, ces qualités forment système à l'intérieur de ce que l'on appelle traditionnellement des ontologies ».

Ainsi donc, il est une nécessité pour tous les humains, où qu'ils naissent, de donner une forme à leur monde, une vision organisée pour pouvoir l'habiter, se hisser hors du chaos... D'où l'idée de « nourrir » l'imaginaire, de fournir du matériel à fabriquer des images et des objets, à imaginer des expériences propices à cette création... Voici le projet.

Réaliser

Des trois (réel, symbolique, imaginaire²), c'est le mot qui m'a le plus interrogée. Sans doute parce que, dépourvue de compétences techniques, j'ai toujours eu du mal à concrétiser... Pour l'imagination, c'est bon, mais la réalisation, c'est une autre paire de manches, qu'il s'agit de retrousser! Réaliser donc, verbe transitif, qui peut vouloir dire accomplir, matérialiser, achever, se rendre compte, et, ce soir, rendre compte ici... de ma pratique.

Comme au cinéma, il y a d'abord le titre : « Atelier peinture » ; le générique composé des acteurs principaux, pour cette année quatre jeunes filles, mesdemoiselles A., O., K. et T. ; deux éducatrices, ma collègue Régine et moi-même ; Nino qui, outre nous avoir dédié une partie de son espace, nous donne parfois un « coup de main ».

1. *La fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*, ouvrage collectif sous la direction de P. Descola, Somogy, 2006.

2. Note de la rédaction.

Dans ce lieu, nous essayons, depuis quelques mois, de créer un cadre avec du matériel acheté : ciseaux, colle, gouaches, acryliques, bombes de peinture, feutres, crayons de couleur, pinceaux, rouleaux, feutres, crayons, pastels, et des matériaux de récupération : affiches, papiers, plumes, bois, coquillages, poussières de marbre, etc.

Les jeunes peuvent peindre, dessiner, découper, coller, assembler, réaliser des productions. Régine et moi nous affairons à être, comme dirait Arno Stern, « les servantes du jeu de peindre », c'est-à-dire à installer les feuilles, remplir les pots, essuyer les pinceaux et parfois les plâtres !

L'accompagnement de ces jeunes filles requiert une attention de chaque instant, où le corps est impliqué. C'est une pratique d'« équilibriste » où le moindre courant d'air peut déclencher un ouragan ! Dans ce groupe, mesdemoiselles A. et O. sont un peu « nos balanciers ». En effet, ces deux jeunes filles, si elles aussi ont besoin d'une certaine assistance, sont généralement d'humeur enjouée et expriment assez librement leur plaisir à participer. Elles nous aident à maintenir un certain fil conducteur, une forme de cohésion.

Mademoiselle K. peut traverser des périodes extrêmement difficiles, où, en proie à des sensations terrifiantes, elle se met à hurler, à se débattre dans tous les sens. Dans ces moments, notre présence est à la fois indispensable et insupportable, elle l'ordonne – elle nous appelle – et la rejette : « Dégage ! », « non ! » « sors ! ». Il s'agit de rester auprès d'elle tout en se décalant, faire cordon de « sécurité », éloigner les autres, veiller à ce qu'elle ne se blesse pas, obéir mais pas trop, parler mais pas trop, faire les bordures... Inventer avec elle une parade pour endiguer ce déferlement relève d'un pari presque impossible. Parfois, on y parvient.

Ce fut le cas lors d'une sortie à un spectacle de danse au « Pari ». Justement ! L'aventure avait pourtant bien commencé, mais, au moment où nous franchissions les derniers mètres pour rejoindre nos places, soudain le noir ! Nous voilà bloquées à deux pas de nos sièges. Mademoiselle K. ne veut plus bouger, commence à crier : « Pas le noir ! », ordonne à la lumière de revenir. Les percussionnistes africains qui entrent en scène couvrent ses cris de leur musique. Heureusement, mon amie Muriel, présente comme spectatrice, est venue nous aider, encadrant mademoiselle K. chacune d'un côté.

Ainsi rapidement « équipée », elle a pu accepter, sans avoir à avancer, de s'asseoir sur le bord de l'allée, suffisamment rassurée, on pourrait presque dire « resserrée ». Elle a ensuite apprécié le spectacle, à la condition tout de même que je « raconte » sans cesse à voix basse tout ce qui se passait sur scène, un genre de voix off et monologue... Moyennant quoi, elle a beaucoup applaudi.

Mademoiselle T. est arrivée récemment dans l'institution. Nous faisons peu à peu connaissance. Elle court plus qu'elle ne marche, même si son allure commence un peu à ralentir, dans un mouvement en avant qui occasionne encore quelques chutes, les franchissements de seuil étant souvent compliqués et parfois impossibles.

Elle me fait penser à la phrase de Georges Perec : « Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » Notre regard peut lui causer aussi quelques soucis, elle le sollicite en nous appelant, pour aussitôt s'y dérober en s'écriant « quoi ? » d'un ton excédé. Néanmoins, sa finesse d'esprit et sa curiosité l'amènent à trouver des solutions parfois un peu laborieuses, mais toujours originales.

Lors de ses premières venues à l'atelier, elle n'a pu descendre du véhicule malgré son envie, ni même soulever l'anorak dont elle se recouvrait le visage. Au fur et à mesure des semaines et avec notre aide, elle a réussi à s'en « extirper », mais à condition de se cacher avec sa capuche, puis elle a trouvé un aménagement en réalisant sa première peinture sur une affiche directement accrochée sur le camion, puis en négociant l'installation d'un chevalet entre le camion et le cerisier... et ainsi de suite par « élargissement de cercle ». Aujourd'hui, elle arrive à entrer dans l'atelier, mais pas à chaque fois. Si un visiteur arrive, alors là, panique ! Elle peut alors nous utiliser comme des sortes de paravent ou de talanquère.

Quand elle parvient à s'installer, elle réalise des œuvres très originales, qu'elle est fière, alors, de nous montrer, tout en répétant : « Tu le dis pas à Untel. » Les sorties dans la nature sont parfois un peu délicates car elle a tendance à disparaître le long de la ligne de fuite. Elle apprécie particulièrement les spectacles et le cinéma, où c'est elle qui regarde, à l'abri, dans le noir. En revanche, elle refuse catégoriquement, jusqu'à présent, de visiter une exposition... peut-être à cause du mot ?

Créer

Ainsi, depuis cet atelier, qui est notre « camp de base », nous proposons ces sorties propices à la création et au lien social, et j'en profite pour remercier Catherine Fontaine pour ses invitations aux visites guidées et ateliers du Parvis, la Fédération des œuvres laïques et leurs merveilleux spectacles, le Pari, le Carmel, la Minoterie de Nay, etc., tous ces lieux riches de belles rencontres humaines, plastiques, musicales, de danse et de théâtre.

Ces sorties se pratiquent parfois avec d'autres jeunes de l'institution. Quand elles ont lieu dans le cadre plus précis du groupe « atelier peinture », nous avons pu constater qu'il était important de toujours repasser par l'atelier, comme un point de référence. L'acte lui-même de peindre ou de réaliser une activité plastique semble alors leur avoir manqué et, à la séance suivante, elles créent avec une certaine jubilation. Il est vrai qu'elles s'y sont inscrites sous ce nom. C'est aussi pourquoi les sorties doivent, dans la mesure du possible, être prévues.

Si l'improvisation est souvent de mise dans notre accompagnement, l'imprévu, quand il concerne un changement d'organisation, d'emploi du temps, peut s'avérer insupportable.

Pour préparer la fête de Noël de l'établissement, nous avons mis à contribution deux collègues bricoleurs pour nous aider à encadrer quelques œuvres, au préalable choisies par les artistes, pour l'exposition. Encadrer dix peintures de bonnes proportions nécessite un certain temps. Mademoiselle K. est venue à l'atelier le mardi matin, au lieu du mardi après-midi, car elle faisait partie du groupe dont s'occupait l'éducateur « encadreur ». Elle a facilement accepté cette exception et paraissait même très heureuse de montrer son travail...

Mais quand ce fut le moment de revenir l'après-midi comme « d'habitude », c'était impossible, générant une « crise ». En réponse à nos explications, elle hurlait : « Silence ! » Et voilà, il n'y avait rien à dire, elle était venue, cela avait eu lieu et ne pouvait se répéter dans la même journée.

J'ai repensé à un reportage vu la veille sur Arte. Il s'agissait de Matthews Laws, un adulte désigné comme autiste et vivant aux Pays-Bas, aux prises avec des problèmes de logement, entre autres, et la confusion qu'entraînait le non-respect de ce qu'il nomme « les convenances »,

c'est-à-dire ce qui est convenu. Plus tard, j'ai retrouvé ce passage grâce à la transcription de Sylvie. Il s'adresse à son ami Marc en train de réaliser le film : « C'est le jeu de se faire filmer ; tant que ça reste un jeu, avec ses convenances et ses soucis, tant que ça ne donne pas lieu à de gros conflits, ça me va. Tout est basé sur les convenances ; quand ça devient vague, je m'égare. » « Je vis dans un monde chaotique, je me perds en détails que je ne peux résoudre ; la colère m'envahit ; réfléchir me fait mal. »

C'est difficile, ce monde-là où rien ne s'annule, où rien ne tient, où il faut sans cesse raccommoder, réajuster, retisser une trame qui se défait, tous les matins réordonner l'univers...

Alors on peut essayer de soutenir cet effort colossal, ce travail harassant en favorisant, si possible, un peu de répit, du matériel pour le rafistolage, en prenant garde tout du moins de ne pas ajouter au chaos.

Je remercie Marie-José Latour de m'avoir fait découvrir André Robillard ³ avec qui je voudrais conclure : « C'est l'art qui m'a donné un coup de main, qui m'a soulagé, l'art a basculé la misère ! »

3. Nous avons choisi une photographie d'une œuvre d'André Robillard pour l'annonce de cette soirée du forum. Né en 1931, André Robillard est interné très jeune pour troubles mentaux à l'hôpital de Fleury-les-Aubrais, près d'Orléans. Il est employé au sein de l'établissement à diverses besognes. C'est dans son logement à l'intérieur de l'enceinte de l'hôpital que sont entreposés les fusils, engins spatiaux et spoutniks qu'il confectionne depuis 1964 à partir d'objets récupérés à la décharge publique, notamment des boîtes de conserve, des ampoules usagées, des pièces de bois, des tuyaux en plastique et des barres de métal. Il les assemble à l'aide de scotch et de fil de fer. Par l'intermédiaire du D^r Renard, il rencontre Dubuffet, qui accueillera dès lors les œuvres de Robillard à la collection d'art brut de Lausanne (note de M.-J. Latour).

Nicole Rousseaux-Larralde

À l'impossible est-on tenu * ?

Des trois termes du titre de la séance d'aujourd'hui, celui de « réaliser », aux côtés de « créer » et « imaginer », me renvoyait obstinément à celui de « réel », en associant à cette ritournelle : « Le réel, c'est l'impossible. »

C'est la voix de Colette Soler ¹ qui m'a réveillée : « L'éthique, c'est la position que le sujet prend vis-à-vis du réel. » Mais le réel, n'est-ce pas justement ce qui nous échappe ? Alors comment prendre position face à « ce qui est strictement impensable, insu, face à ce qui "ex-siste" », hors de portée de l'appareillage symbolique et des recours/ressources imaginaires ?

L'argument de ce forum pointe que la position quatrième du symptôme comme fixation de jouissance fait tenir le nœud RSI, ce qui indexe la dimension éthique de la psychanalyse. Sa visée ne serait donc pas de « régler » (ni règlement, ni réglage) la jouissance, encore moins une fois pour toutes, et ce pour quiconque.

Nommer

Ce grand jeune homme, que j'avais reçu de ses 8 à 16 ans, passe me parler de façon impromptue. Il vient à Oloron pour le dernier examen de son diplôme professionnel, point final d'une scolarité sur le fil du rasoir, et qui a tenu par la conjugaison – le nouage ? – du travail thérapeutique, de l'implication de la famille et de celui de la conseillère d'orientation-psychologue, avec les effets de transfert afférents.

* Intervention au forum à Tarbes, « Réel, Imaginaire, Symbolique : nouages, embrouilles et savoir-faire », 3^e séquence, « Imaginer, réaliser, créer », le 12 février 2013.

1. « Les nouveaux chemins de la connaissance », France Culture, débat avec Colette Soler animé par Philippe Petit, diffusion le 16 novembre 2012 : « Le réel est-il supportable ? ».

Ce que j'entends me secoue. Il sait pourquoi avec les filles ça ne marchera jamais : c'est à cause de la pêche, cette passion a détruit sa vie, elle a fait de lui un solitaire.

La pêche : grâce à elle, il avait pu, du primaire au collège, tenir en classe, dessinant tout ce qui a trait à la pêche (des cannes, des pêcheurs, des mouches...), ainsi débarrassé du regard de l'autre. Il la pratiquait, y créant des liens à sa façon, y étant reconnu pour ses succès : dans ce monde-là il tenait sa place, ce qui lui rendait supportable la vie.

Et voici que ce qu'on pourrait appeler « suppléance » était devenu la cause de son malheur. Mais la pêche, n'est-ce pas le nom qu'il a trouvé à l'impossible de la rencontre avec l'autre sexe, qui le livre à de sérieux tourments depuis la puberté ?

En fait, ce jeune homme n'est pas à court pour faire face à ce que le réel a d'intraitable. Ce n'est pas pour autant sans mal, mais il est possible qu'il y ait quelqu'un pour en accuser réception. À se trouver à cette place-là, c'est avec l'idée du borroméen que j'ai pu penser autrement ce que ce garçon me disait.

Nouer

Par ailleurs, il m'est arrivé de ne plus pouvoir entendre quoi que ce soit du parler verbeux d'une personne (que certains discours classent dans les « TED ² ») que je reçois depuis longtemps. Moment très critique : il y a, dans la réalité, des actes qui ne peuvent être tolérés, le nouveau thème du discours en boucle inquiète l'entourage, ce qui la contenait lâche.

Je me trouve sans répondant, désarçonnée : trou, hors sens, hors sujet. Introuvable lieu d'où l'écouter.

Un tel écho du réel exige la mise au travail de ses effets : par le traitement du « ça me travaille » propre à chaque *parlêtre*, dont la cure et ses suites sont le cadre « naturel », tous artifices inclus, par le contrôle où clinique, éthique et repères théoriques se réarticulent, et par l'élaboration dans le collectif, selon les dispositifs d'une école de psychanalyse, en particulier le cartel. Ne pourrait-on dire : fonction nœud de l'école ?

J'ai aussi pu reprendre l'écoute de cette personne en réempruntant le chemin de mes premiers pas de clinicienne, qui croise celui de mes premiers pas dans l'EPFCL, le pôle 8 ³. Ainsi, les tentatives de Fernand Deligny – avec quelques autres, dont Josée Manenti, qui deviendra psychanalyste – pour accueillir d'une façon vivable des enfants psychotiques, autistes, déclarés fous ou débiles, m'avaient soutenue quand je débute en institution.

Accueillir à Oloron-Sainte-Marie ⁴ Josée Manenti et le film *Le Moindre Geste*, tourné dans ces lieux cévenols entre 1962 et 1964, avait été pour moi une évidence. C'est par ce que nous le travail collectif d'un forum comme le nôtre que c'est devenu possible : pas sans la présence efficace et aimable d'Éric Eslinger ⁵, qui manque aujourd'hui plus encore. Notre camaraderie de travail est née là.

Alors pourquoi ce film, dont l'histoire – du scénario à la présentation en salle – est faite de trous, de désir, d'impossible et de contingence ? Pour mener une « tentative » avec Yves, jeune gaillard qui vivait là, « dont le péroré évoquait à s'y méprendre le modulé politique du général au pouvoir, alors que ses mains n'y arrivaient pas à faire un nœud ⁶ ». Ce « péroré » renvoie au « verbeux » de la personne dont je vous parlais.

Ce film tente de répondre à la question invariable de F. Deligny : « Comment être humain avec des enfants gravement psychotiques ? », avec ceux pour lesquels le langage ne fait pas loi. Josée Manenti disait de l'idée de faire un film que c'était trouver « un objet commun pour une petite bande de gens, une manière de nous mobiliser et régler la vie quotidienne. Le film faisait loi ⁷ ».

C'est aussi la matérialité de l'image, par son caractère « muet » et « autiste », qui intéresse F. Deligny et J. Manenti. De même, la voix

3. Pôle 8 « Pays des Gaves et de l'Adour » de l'EPFCL.

4. Dans le cadre des activités du pôle 8 le 2 avril 2005.

5. Éric Eslinger, psychanalyste à Mourenx, est décédé le 4 février 2013. Membre de l'EPFCL, du pôle 8 depuis son origine, passionné par les nœuds, il fut mon premier de cordée, au sein du cartel animé par Alain Latour, plus-un, qui réunissait aussi Corinne Philippe, Anne Théveniaud et Gilles Pujo. La soirée du forum qui s'est tenue à Tarbes le 12 février lui fut dédiée.

6. F. Deligny, *Les Enfants et le silence*, Paris, Galilée, 1980, p. 149. Réédition en 2008 par l'Arachnéen, sous le titre *L'Arachnéen et autres textes*.

7. F. Deligny, *Œuvres*, édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 601.

d'Yves est traitée comme élément purement matériel. Deligny l'enregistrait « cependant qu'il vociférait à en avoir l'écume aux lèvres, et cette écume séchait, frange tenace de parole, comme sur les plages on voit la trace des dernières marées ». Matière faite d'un remix de tout ce qui tombe dans l'oreille (discussion de comptoir, prêche religieux, discours de de Gaulle...), voix rappelant celle d'Artaud ⁸. En voix off, Deligny fait entendre au début du film : « Mais pourquoi faut-il que la parole soit à quelqu'un, même si quelqu'un la prend ⁹ ? »

Tracer

Avec le fil « Deligny », j'ai retrouvé ce qui avait inspiré les premières heures de mon expérience de clinicienne : ce qu'il a appelé « lignes d'erre ». Cette autre tentative consistait à transcrire scrupuleusement « la trace des trajets sans projet apparent de ces enfants-là, seules traces admises ¹⁰ ». Les cartes, tracées à partir des déplacements de ces enfants, là, « visent non pas *eux* mais le défaut du langage, son défaut *originel spécifique* ¹¹ ».

« Cette pratique situe le tracer aux antipodes de l'écoute ¹² » : juste transcrire les trajets « pour rien, pour *voir*, pour n'avoir pas à en parler, des enfants-là ¹³ », « stratagème qui nous est venu pour nous éviter l'usage du nom ou du *il* de rigueur dès que l'autre est parlé ¹⁴ ». Ici, le « sujet », la « personne », c'est l'aire, le lieu, le territoire, nœud d'existences : les feuilles transparentes où sont reportés les trajets à l'encre de Chine, une fois « mises en tas », font apparaître le « cerne d'aire », « dans le gris, en gravé blanc ». Le cerne d'aire est à voir comme « un effet de *quelque chose* qui ne doit rien au langage et ne relève pas de l'inconscient freudien ¹⁵ ».

Tentative d'écriture, trace pas à lire et non pas illisible, à l'exclusion du sens : écrire comment l'enfant autiste a pu s'insérer dans

8. I. Régnier, « Le moindre geste, de Fernand Deligny et Josée Manenti. Documentaire [...] construit comme un rêve en noir et blanc », *Le Monde*, 17 décembre 2004.

9. F. Deligny, *Les Enfants et le silence*, *op. cit.*, p. 37.

10. *Ibid.*, p. 194.

11. *Ibid.*, p. 50.

12. *Ibid.*, p. 37.

13. *Ibid.*, p. 37.

14. *Ibid.*, p. 50.

15. *Ibid.*, p. 40.

le cours de choses et non dans l'ordre symbolique. Et ruse pour battre le langage en brèche.

Pour Deligny, la psychanalyse est restée une « langue curieusement étrangère », aussi « impossible » à apprendre pour lui que « l'anglais, le latin, le grec et les mathématiques ¹⁶ ». Et c'est une « petite calligraphie ¹⁷ » qui fera réponse à sa lecture du livre I du séminaire de Lacan : à sa manière, il tente de faire apparaître quelque chose du réel, à partir de ces lignes d'erre/d'existence. On y voit un 8, les lettres, et un 0 mal fermé qui désigne le cerne (ni signifiant, ni métaphorique).

Langue inclassable, pure création, inlassable quête pour se tenir au plus juste de l'immuable de ces camarades humains, à qui l'infinitif convient mieux pour qui tente d'en parler. Deligny dit : le tracer, et non le tracé. Il dit « l'agir ». L'humain : « Il n'est pas plus quelqu'un que je ne suis un lieu », disait-il ¹⁸.

Erik Porge fait remarquer qu'avant le borroméen, « ces lignes d'erre sont comme des bouts de rond d'un nœud borroméen défait, dont les anneaux sont épars, réduits à leur ligne d'existence ¹⁹ ». Il avance que Lacan s'en inspira dans ses recherches en topologie des nœuds. On pourrait y voir des préludes au borroméen, au sens où le borroméen serait la manière ultime de Lacan de poser la question cruciale du réel comme la question éthique de la psychanalyse.

Ainsi, Lacan a trouvé moyen de présenter ce qui ne peut pas se représenter, d'écrire ce qui n'est pas à voir, ni à imaginer, mais à lire, de « rendre sensible le réel », non pas de démontrer, mais de montrer (sans que ce soit un modèle), en manipulant « bêtement » les ronds de ficelle, sans être trop obsessionnel. Michel Bousseyroux ²⁰ dit que « la borroméanité redéfinit donc le réel comme ce qui n'a pas de sens ». On voit sur le nœud borroméen que le sens se situe au joint de l'imaginaire et du symbolique, alors que le réel est à l'opposé du sens. « Aversion du sens », nous dit Lacan dans *R.S.I.* ²¹.

16. *Ibid.*, p. 197.

17. *Ibid.*, p. 149.

18. *Ibid.*, p. 88.

19. E. Porge, *Lettres du symptôme, versions de l'identification*, Toulouse, Érès, 2010, p. 29.

20. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie*, Toulouse, Érès, 2011, p. 299.

21. « Le réel, il faut concevoir que c'est l'expulsé du sens. C'est l'impossible comme tel. C'est l'aversion, l'aversion du sens. C'est aussi, si vous voulez, la version du sens dans l'anti-sens et l'ante-sens, le choc en retour du Verbe, en tant que le Verbe n'est là que pour ça. [Suite p. suiv.]

Que les cartes de Deligny, qui ne représentent pas et ne sont la quête d'aucun sens, aient été exposées il y a peu à la biennale d'art contemporain de São Paulo ²² et au palais de Tokyo à Paris ²³ démontre, si besoin est, que créer s'oblige de la position éthique qu'implique la question du réel, dans son impossible même. N'y est-on pas tenu, aujourd'hui plus encore ?

Un ça qui, qui n'est pas pour rien s'il rend compte de ce dont il s'agit, à savoir de l'immondice dont le monde s'émonde en principe, si tant est qu'il y a un monde. Ça ne veut pas dire qu'il y arrive hein ! L'homme est toujours là. L'ex-sistence de l'immonde, à savoir de ce qui n'est pas monde, voilà le réel tout court. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, leçon du 11 mars 1975, inédit.

22. « The imminence of Poetics », 30^e biennale d'art contemporain de São Paulo, du 7 septembre au 9 décembre 2012, voir sur Internet la « salle Deligny ».

23. « Les dérives de l'imaginaire », exposition du 23 septembre 2012 au 7 janvier 2013.

Marin Maurincomme

Un déliR S un nœud * ?

Tout au long de son enseignement Lacan a montré en quoi les trois ordres réel, symbolique, imaginaire, les trois dit-mensions du parlêtre, se distinguent et en quoi cette distinction était à la fois essentielle et nécessaire pour comprendre quelque chose à l'expérience analytique.

En 1975, Lacan repense la structure à partir de nœuds borroméens et l'enjeu est de taille. Faute d'un quatrième rond, opérateur borroméen, faisant fonction de nomination, on se retrouve dans une indistinction, une mise en continuité des trois registres RSI. C'est alors le nœud de trèfle, dont Lacan fera celui de la paranoïa. Pour les distinguer donc, il faut un quatrième rond, celui du symptôme ou du *sinthome*.

La question par laquelle j'ai choisi de pousser la porte aujourd'hui est celle de la psychose, et plus particulièrement celle du délire, ou des ébauches de délire que je peux être amenée à écouter auprès d'enfants psychotiques. Avec cette question : un délire peut-il faire fonction de nœud ? Question posée dans mon titre sous la forme d'une écriture nouvelle, ce que précisément Lacan tente de faire avec la topologie. Cette question de la fonction du délire est à prendre très au sérieux, en particulier dans les institutions, car il y va d'un enjeu éthique de pouvoir penser autrement la folie avec la psychanalyse.

Il me revient aujourd'hui de parler à partir de ce que la clinique nous enseigne, je vais donc partir de ce qu'un jeune garçon a pu m'apprendre sur ces questions.

* Intervention au Forum à Tarbes, « Réel, Imaginaire, Symbolique : nouages, embrouilles et savoir-faire », 4^e séquence, « Apprendre, savoir, inventer », le 6 avril 2013.

Le pas de nœud...

Lucas a 7 ans quand je le rencontre à son arrivée dans l'institution. Il est assez clair que sa psychose est « déclenchée ». Il est assailli de phénomènes élémentaires : hallucinations, effets de dépersonnalisation, troubles de l'image du corps, etc.

Il surprend et fait un peu peur autour de lui par son étrangeté, plus qu'étrange même aux yeux de son entourage. En effet, Lucas se présente dans un premier temps sous la peau d'un lion, rugissant quand on l'approche de trop près, surtout si l'on marche sur sa queue, ou sur son chat qui l'accompagne, et à qui il s'adresse le plus souvent.

Lors de notre première rencontre il vient vérifier que je n'ai pas des oreilles pointues cachées sous mes cheveux, ou des dents acérées. Il m'explique qu'il a peur des chasseurs, ou des bêtes sauvages qui pourraient venir le tuer et le dévorer à n'importe quel moment. Ce n'est qu'à ce prix qu'il pourra venir me parler sans trop de craintes.

Le thème de la dévoration, et de la mort, viendra faire balise à son travail avec moi. Sa question se précise au fur et à mesure de nos rencontres. De « je peux être dévoré à tout moment », il passe à « est-ce que je vais mourir ? », puis, au point culminant de son ébauche de délire, à « je ne peux pas mourir ! ».

Il fait des cauchemars toutes les nuits, dans lesquels il est dévoré par des vampires, des loups-garous et autres espèces, il est englouti dans l'autre. Il entend des choses dans sa tête qui le forcent à rugir pour couvrir le bruit. Il voit des loups qui le regardent la nuit depuis dehors, est terrifié devant les fantômes qui s'introduisent dans sa chambre et lui prennent ses vêtements, leur reflet dans le miroir, c'est lui.

Et cette question qui revient : « Je vais mourir ? » Une menace plane à chaque séparation qui compte pour lui (départ en voyage scolaire, mort de son « abuelo », arrière-grand-père) – « je ne suis plus, je perds toute la mémoire ». Lucas peut disparaître à chaque instant et vit dans un monde terrifiant dont il vient me prendre à témoin.

Je fais une hypothèse de déclenchement de sa psychose, dans l'après-coup de son travail avec moi. Je n'ai aucune information venant de sa famille, qui ne repère ni ne mesure aucunement l'état dans lequel se trouve Lucas (sauf peut-être maintenant que son entrée au collège est remise en question par l'école).

Cependant, un détail lors de son admission a attiré mon attention : celui d'une conjoncture entre la mort de « abuelo » et un accident de voiture, survenu rapidement après, dont il a été victime avec sa mère, où celle-ci a dû partir en ambulance, qui l'a plongé dans une angoisse intense, d'après elle. Depuis, il a très peur de se séparer d'elle et « n'est plus le même ». Ce récit de la mère, rapporté au « je perds la mémoire », me fait supposer que face à cet insymbolisable de la rencontre avec la mort, ce trou, le fragile nouage dans lequel il était pris a dû se rompre.

Lucas trouve dans le cadre de nos rencontres un lieu, où il peut venir témoigner de la façon dont il s'y prend pour traiter ce réel insupportable, ces phénomènes élémentaires dont je parlais plus haut. Il fera de moi son partenaire, « sa psychologue », comme il m'appelle, ne souffrant pas que quelqu'un d'autre que lui puisse venir me rencontrer. Dangereux lien exclusif, dans lequel je me trouve prise, pouvant à tout moment basculer du côté de la persécution.

Au fil de ses séances, Lucas troque sa fourrure contre des vêtements de superhéros : tour à tour Superman, Batman, ou encore ceux du moment au cinéma, qu'il connaît par cœur : Kung-Fu Panda, Buzz l'Éclair, etc. Il est captivé par l'écran, habité littéralement par les personnages qui « sauvent la planète des méchants », il reproduit à l'identique leurs gestes et leurs mots. Ce sont des figures de doubles sur lesquelles il s'appuie. Nous sommes pris, lui et moi, le temps de la séance, dans cet écran qu'est pour lui la fenêtre, hallucinant que le public nous regarde et nous applaudit au travers.

Envahissement continu, dans lequel imaginaire, réel et symbolique se rejoignent. Lucas tente par la féminisation de tous les prénoms de ses pairs d'échapper à leur emprise. Tout le monde lui veut du mal et le regarde. De rencontrer un analyste qui prend au sérieux cette menace de mort qui le concerne et d'en prendre un peu la mesure lui ont permis à la fois de venir interroger ce qui lui arrivait et de mettre au travail ces questions pour s'expliquer le monde et limiter l'envahissement hémorragique de jouissance dont il était l'objet.

Ses inventions...

Comme première invention, il devient « Lucas le bagarreur », incarnant discrètement et secrètement le sauveur. En effet, pour un

temps en tout cas, la bruyance de ses manifestations s'apaise un peu à l'extérieur et ce n'est vraiment que dans le cadre de nos rendez-vous que Lucas « délire ». Le premier effet aura donc été de lui permettre de rester dans un certain lien social, sur le lieu de l'école en tout cas, sans trop de débordement.

Il commence alors à fabriquer en séance des histoires dans lesquelles sa mère et lui se battent contre le reste du monde. Elles répondent à ses « nouveaux cauchemars », où les monstres ont disparu, mais où les « méchants » viennent tuer sa mère, qu'il ne peut sauver. Il doit alors fabriquer des armes, les prénoms n'y suffisant plus. La persécution l'envahit de plus en plus sans trouver à se localiser. Jusqu'au point culminant où deux figures font leur apparition : le persécuteur en la personne du « président », « celui qui peut déclencher une guerre atomique en appuyant sur le bouton, et envoyer les soldats pendant la nuit et nous faire prendre une douche de gaz », et Dieu (qui prendra une autre forme plus tard) : « Le maître, on fabrique des croix de Dieu pour se protéger », puis « il n'existe pas, il est mort, il me manque ».

Face à cette horreur qui l'envahit de plus en plus, le menace de disparition à tout moment, Lucas localise la jouissance au lieu de l'Autre sous la forme de « Dieu ». Il va ébaucher un délire un peu plus constitué, qui lui permettra de tenir un peu dans le monde.

Pour le sujet psychotique, il n'y a pas d'extraction de l'objet *a*, pas de localisation de la jouissance. Elle est partout, et la localiser, c'est précisément ce que le sujet va tenter de faire autrement. Le délire est alors « un essai de rigueur », comme Lacan le dit dans une conférence à la Yale University ¹, un essai de significantisation par lequel le sujet parvient à élaborer et à fixer une forme de jouissance acceptable pour lui.

Cette place d'exception qui se dessinait alors en la personne du sauveur du monde va prendre consistance dans un délire d'auto-engendrement. « Je viens de la planète Capitonlon », m'expliquera-t-il un jour. À la manière de Superman, il arrive de Capitonlon qui vient d'exploser, par une météorite. *La météorite*, qui parfois crée la Terre, parfois détruit tous les dinosaures et engendre les hommes. Il

1. J. Lacan, « Conférences et entretiens aux USA, Entretien à Yale University, 24 novembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976.

est alors seul et triste – « j'ai vu mes parents qui voulaient beaucoup de moi, et je leur ai demandé "tu es ma mère ?" et elle a répondu oui. » Il a pour mission de sauver la planète et de combattre les méchants (tous les petits autres qui l'entourent sont potentiellement des ennemis à éliminer). Cette mission lui vient du « maître », celui de sa vraie planète qui l'a envoyé, autre figure de Dieu, qu'il nomme parfois « le *minotorbe*, le maître des *enferbes* ».

C'est à la suite de ce moment de flambée délirante qu'il écrira « son livre ». Il s'appuie sur le personnage de Mario (dont on remarquera la similitude avec mon prénom), marqué de la lettre M, et de son acolyte Luigi, portant la première lettre de son prénom. Il va construire pendant plusieurs mois une histoire où il s'agira de sauver le monde, qu'il dessinera avec beaucoup de précision, m'assignant la place de secrétaire, écrivant donc l'histoire sous sa dictée. Puis plus tard un autre livre où il est le prince de l'eau baptisé « Galman », combattant et sauvant le monde du prince du feu, « Uruptor ».

Il me semble là que l'on peut repérer comment les trois registres RSI se rejoignent, se renouent de nouveau, l'imaginaire par le dessin, le symbolique par l'écriture des lettres et les néologismes qui viennent mettre un point d'arrêt à la parole qui défile, et le réel, puisque c'est par cette forme d'écriture qu'il vient le traiter. On notera d'ailleurs que, dans les deux livres, les personnages sont pris dans des transformations de corps, à la suite d'explosions, et qu'ils sont renommés, ce qui signe ce à quoi il a, lui, Lucas, à faire face (avec ses phénomènes élémentaires notamment).

Un point important de la fonction de « ses livres » est à relever. Il avait l'idée qu'il pouvait se faire un nom d'auteur et grâce à cela gagner de l'argent pour « être le sauveur des pauvres ». Cette solution inventée par lui lui a permis de tenir autrement dans le monde pendant presque une année entière. Il a pu commencer à écrire à l'école, il n'était plus halluciné en permanence, il a pu se séparer de sa mère sans être englouti dans cette perte. Ce « statut d'auteur » est probablement pour lui une ébauche de ce qui peut faire lien avec les autres sans la persécution. C'est une question qui me semble importante quant à savoir ce qui fait suppléance : la métaphore délirante seule ou ce qu'elle permet d'inscrire dans le lien social ?

Malheureusement cette solution n'a été que provisoire pour lui. Une rencontre avec le réel de la mort de sa grand-mère et l'insupportable musique pendant la cérémonie d'enterrement ont réactivé son délire de persécution (mon idée est qu'il a entendu quelque chose à ce moment-là). Plus rien ne tient pour lui aujourd'hui et son état se dégrade.

Je m'arrêterai là concernant Lucas, et tout ce qu'il a pu m'apprendre par son effort pour se déprendre de l'horreur dans laquelle il est pris au quotidien, et sans relâche.

Quelques remarques s'imposent, sur la fonction du délire et sur l'approche qui peut en être faite grâce à la psychanalyse.

La lecture des *Mémoires* du président Schreber, témoignage écrit du cas célèbre, vous le savez, de psychose paranoïaque, que Lacan à la suite de Freud a lu très attentivement, nous permet de dire que le travail de délire est un travail de reconstruction, un rétablissement de l'ordre de l'univers. En conclusion de son travail, Freud disait ceci : « Le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais au moins tel qu'il puisse y vivre de nouveau. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. Ce que nous prenons pour une production morbide, [...] est en réalité une reconstruction ². »

Le président Schreber se sert d'un travail délirant rigoureux pour atteindre une stabilisation (qui n'est pas définitive ici non plus). Il construit une métaphore délirante, qui restitue une signification symbolique absente en raison de la défaillance de la métaphore paternelle. La métaphore délirante a comme contenu l'idée de devenir la femme de Dieu, chose à laquelle il consent, acceptant le sacrifice que l'Autre divin lui impose pour assouvir sa jouissance, et cela a un effet de stabilisation.

Le délire a pour fonction entre autres de localiser la jouissance autrement, puisque, faute d'extraction de l'objet *a*, elle est partout. On a pu voir les effets de cette localisation dans les figures de Dieu et du président pour Lucas.

Pour terminer sur la question de la topologie qui nous occupe aujourd'hui, je vais reprendre les conclusions de Lacan à la fin de son enseignement. La question de la psychose a traversé l'enseignement

2. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973, p. 315.

de Lacan, depuis les travaux de sa thèse en 1932 avec le cas Aimée, jusqu'au séminaire qu'il consacre à James Joyce en 1975, cas de psychose « non déclenchée ». Si vingt ans auparavant Lacan introduit le concept de métaphore délirante comme solution à la faillite de la métaphore paternelle pour Schreber et comme voie royale de la suppléance, il introduit là le concept de *sinthome*, comme solution au défaut de nomination paternelle. Pour Joyce, le symptôme (son écriture) est le quatrième rond, qui fait tenir les trois registres RSI ensemble ; il a une fonction de nomination, qui ne passe pas par le père. Joyce a trouvé une solution à la forclusion, qui consiste en une nomination non paternelle, qui lui permet d'échapper au délire.

Selon Michel Bousseyroux, la psychose se définit comme une dé-génération du nouage au quatrième rond du Nom du père (avec divers degrés dans celle-ci : dans la paranoïa, la schizophrénie, la manie ou la mélancolie). Le *sinthome* de Joyce, on vient de le voir, est une des façons de renouer le nœud borroméen avec un quatrième rond, mais il n'est pas la seule. Je vous laisse le soin de vous reporter à son livre essentiel concernant ces questions : *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse* ³. Son hypothèse, entre autres, est, je le cite, celle-ci : « On pourrait concevoir la tentative de guérison qu'est le délire paranoïaque comme une tentative de redissocier les trois dit-mentions de la réalité qu'unifie le trèfle de la paranoïa, comme j'en ai fait l'hypothèse à partir des délires trinitaires de Newton et de Cantor ⁴. » C'est ce que j'ai essayé de repérer avec vous dans les tentatives de construction de Lucas. On voit bien à quel point cela reste fragile, mais tous les sujets psychotiques n'ont pas les mêmes ressources. Ne peut pas être Newton qui veut !

Pour conclure...

À partir des signifiants qui nous étaient proposés pour aujourd'hui : « Apprendre, savoir, inventer », j'ai voulu orienter mon travail sur ce que l'on apprend de ce que les sujets peuvent nous dire. Apprendre de la façon à chaque fois singulière dont ils se débrouillent des

3. M. Bousseyroux, *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse*, séminaire d'Ecole 2004-2005, publication de l'association l'En-Je lacanien, 2005.

4. *Ibid.*, p. 69.

5. T. Lamote, *La Scientologie déchiffrée par la psychanalyse. La Folie du fondateur L. Ron Hubbard*, Paris, PUF, 2011.

embrouilles du nœud. J'ai choisi de partir de ce que j'appelle les inventions dans la psychose, *via* le délire entre autres.

J'avais prévu au départ de cette intervention de vous parler d'un cas délirant passionnant, travail que je laisse de côté pour l'instant pour cause de temps, mais que je propose comme ouverture pour une prochaine fois. Pour ceux que cela intéresse, je vous conseille le livre de Thierry Lamote ⁵, qui consacre sa thèse de psychanalyse à Ron Hubbard, dans lequel il étudie avec minutie les détails de son délire paranoïaque qui conduit à l'invention folle de la scientologie, puisqu'il en est le fondateur, comme solution à la reconstruction du monde après le déclenchement de sa psychose.

La psychose pousse à l'invention, à la fois du côté du sujet et aussi de celui qui l'écoute ! C'est ce que M. Bousseyroux repère dans les commencements de la psychanalyse, dans ce qu'il appelle « la paranoïa originelle » : le transfert de Freud à la paranoïa scientiste de son ami Fliess, qui a été pour lui en place d'analyste, grâce à une correspondance passionnée jusqu'en 1906, où Fliess déclenche un délire de persécution et de vol de ses idées. Je ne développerai pas ici les termes du délire scientiste de Fliess, pourtant passionnants. Voici ce que j'en retiens : « C'est en délirant avec lui [Fliess], c'est en étant dupe de son délire scientifique, que Freud n'a pas erré et qu'il a pu trouver le chemin, la voie royale de l'inconscient ⁶. » « Ce que Freud attendait, c'est un *savoir nouveau*, non encore advenu sur le sexe. [...] C'est bien parce que Freud a méconnu la paranoïa de Fliess, qu'il a pu, non seulement faire son analyse avec lui, mais *inventer le savoir nouveau de la psychanalyse*, avec la théorie de l'interprétation des rêves et des formations de l'inconscient ⁷. » Et cette invention est de taille !

6. M. Bousseyroux, *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse*, op. cit., p. 29.

7. *Ibid.*, p. 24.

Chronique éphémère sur les pères au ^{xxi}^e siècle

Brigitte Hatat

La trace d'une évaporation

À travers son étude d'une névrose démoniaque au XVII^e siècle ¹, Freud faisait la démonstration que le père peut se présenter sous des figures diverses. Les substituts (*ersatz*) du père sont nombreux, allant ainsi du diable aux Frères de la Miséricorde pour le peintre Haitzmann, dont Freud déchiffre rétrospectivement la névrose sous les manifestations démoniaques.

Mais plus que ces *ersatz*, qui traduisent le polymorphisme de la relation au père, c'est le processus de substitution lui-même qui retient notre attention. Ici se repère en effet le passage du fait clinique au fait social, disons au fait de discours. Dans le cas de Haitzmann, ce jeu de substitution fait passer d'une forme de la dissidence (se vouer au diable) à une forme socialement admise (se vouer à une congrégation), non sans effets thérapeutiques d'ailleurs.

Mais Freud ne conclut nullement sur une fin heureuse. Haitzmann n'était peut-être qu'« un pauvre diable », trop maladroit ou trop peu doué pour se soutenir lui-même dans l'existence. En prenant les formes du « normal », cet engagement corps et âme dans la congrégation des Frères de la Miséricorde masque la persistance de ce qu'il prétend avoir guéri : il le dispense d'avoir à assurer lui-même son existence ; il le masque mais il le redouble aussi d'une faute, celle d'avoir cédé sur son désir pour être « nourri par les anges ». Rappelons que le pacte avec le diable fut conclu peu après la mort de son père, alors que le sujet, plongé dans un état de profonde mélancolie, se trouvait dans l'incapacité de peindre et de subvenir à son existence, témoignant des impasses constitutives de son désir et de sa jouissance.

1. S. Freud, « Une névrose démoniaque au XVII^e siècle » (1922), dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1980.

Reprenant ce texte au congrès de l'EFP à Strasbourg en 1968 ², Michel de Certeau fait de l'histoire un travail qui ne cesse de cacher toujours plus ce qu'il prétend élucider. Elle croit « travailler à soigner, ou à supprimer, ce qu'en réalité elle se contente de camoufler autrement et mieux ». Dès lors, le passé serait plus lisible que le présent. Freud le disait déjà à propos des névroses : celles des siècles passés, comme celles de l'enfance, offrent en pleine clarté ce que les névroses actuelles ou celles de l'adulte ne révèlent qu'au prix d'une lente extraction. Ainsi, la « théorie démonologique avait raison contre toutes les interprétations somatiques de la période des sciences exactes ³ ». Ce qui est plus lisible dans le passé, ce n'est pas la chose même qui, elle, se dérobe toujours, mais son leurre. Celui-ci apparaît alors, dit Certeau, pour ce qu'il est : un leurre.

Au présent, il prend « les couleurs du jour », celles que l'on « peut rencontrer partout », nous dit Freud, qu'elles soient, selon les époques, religieuses, scientifiques, politiques..., chaque nouveau discours effaçant les symptômes de ce qui l'a produit. Lacan le constatait avec l'hystérie : « L'entrée en scène, si boiteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste, a suffi à ce que l'hystérique renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel ⁴. » À notre époque, elle prend les couleurs du jour, que ce soient celles de la spasmodie, de la fibromyalgie ou de la dépression.

Toute tentative d'élucidation décompose l'objet en représentations multiples qui le complexifient davantage qu'elles ne l'éclairent et ne font que déplacer ce que cette élucidation prétend résoudre. Évoquons pour exemple ce qu'a produit le DSM, non seulement au regard de la clinique traditionnelle mais également dans ses versions successives : une prolifération d'éléments disjoints et l'évaporation de certaines catégories cliniques, notamment l'hystérie. Avec pour résultat nulle *Aufklärung*, plutôt une obscurité redoublée.

2. M. de Certeau, « Ce que Freud fait de l'histoire. Note à propos de : "Une névrose démoniaque au XVII^e siècle" », congrès de Strasbourg du 12 octobre 1968, *Lettres de l'École freudienne*, n° 7, 1969.

3. S. Freud, « Une névrose démoniaque au XVII^e siècle », *op. cit.*, p. 210.

4. J. Lacan, « Un homme et une femme » (1972), *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 54, septembre 1993, p. 16.

On peut croire que la science a universalisé, purifié le sujet en le vidant de tout ce qui était savoir conjectural, assujetti à la contingence, mais c'est au prix d'en avoir rejeté une part, la part obscure. Celle d'un jouir qui ne manque pas de faire retour sous des formes plus ou moins masquées. En prétendant avoir exorcisé ce diable de Dieu, *ersatz* du Père, du *Old Father* où elle reste enracinée tout en le reniant, la science n'a-t-elle pas démultiplié, morcelé ses représentations, alors qu'elles sont là, désormais, où nous ne savons plus les reconnaître ?

C'est ce que Lacan souligne dans son intervention sur l'exposé de Michel de Certeau, cité plus haut : « La trace, la cicatrice de l'évaporation du père, c'est ce que nous pourrions mettre sous la rubrique et le titre général de la ségrégation ⁵. »

Alors, évaporé le Père ? Certes, mais au sens chimique du terme, c'est-à-dire pas liquidé. En témoigne aujourd'hui cette tendance redoublée à se vouer corps et âme à n'importe quelle *conségrégation* pour avoir le privilège, non d'être un père, mais d'être « un fils », et être libéré des embarras de l'existence. Ces abris ne manquent pas qui nous dispensent d'avoir à soutenir l'*ex-sistence* d'un acte singulier que rien ne garantit ni n'assure. Les analystes le savent. Lacan, évoquant l'abri que l'IPA avait pu fournir aux analystes, l'avait rappelé en son temps.

Quant aux pères, quels qu'ils soient, d'hier ou d'aujourd'hui, ils se répartiront toujours, comme tous les sujets, entre « les pauvres diables » qui se vouent à être fils pour se mettre à l'abri, et ceux qui se risquent à affronter le diable quand il leur demande : *Che vuoi ?*

5. J. Lacan, « Intervention sur l'exposé de M. de Certeau », *Lettres de l'École freudienne*, op. cit., p. 84.

Bernard Nominé

Les pères aujourd'hui

Si l'on évoquait facilement le *pater familias* jusqu'au milieu du siècle dernier, ce singulier ne convient vraiment plus aujourd'hui. Le *pater familias* n'est plus qu'un souvenir, une légende, un mythe névrotique, une source d'inspiration pour des romans du style saga familiale.

À la place, aujourd'hui, il y a les pères : le *nouveau père*, irréprochable, qui se coupe en quatre pour incarner les idéaux contradictoires de la paternité d'aujourd'hui, à côté de lui on trouve le *père absent* qui ne se manifeste plus depuis le divorce, le *beau-père* qui l'a remplacé avantageusement, le *père Noël du week-end* qui rachète son absence par ses largesses intermittentes, le *papa poule* qui vit en solo ou aux côtés d'une mère pourvoyeuse, le *père copain*, le « *mec à Maman* », bref, autant de figures disparates qui incarnent les trois catégories que nous connaissons bien, le père réel, le père imaginaire et le père symbolique. Pour que la fonction paternelle joue son rôle, il faut que ces trois instances soient nouées. La famille traditionnelle se chargeait d'assurer ce nœud avec tous les avatars que cela suppose : les intrigues extraconjugales, les « cadavres » – ou les amants – dans le placard, les pères tyranniques, les pères humiliés, les mères bafouées, pour autant rien de cela ne transparaissait dans la traditionnelle photo de famille.

Aujourd'hui, du fait des changements essentiels survenus au niveau de la condition féminine, la mère n'est plus forcément le pilier sur lequel reposait l'équilibre familial, au prix de sa seule division. Le père se divise lui aussi entre sa fonction de pourvoyeur (il doit faire vivre sa famille, faire jouir sa compagne) et sa fonction de coparent puisqu'il doit participer aux soins des enfants. La paternité d'aujourd'hui témoigne des remaniements survenus au niveau de la

condition masculine. Le masculin ne se définissant que par rapport au féminin, pas de modification de l'un sans l'autre.

On trouve toute une série de travaux, essentiellement sociologiques, sur la difficulté de la condition masculine aujourd'hui. Les analyses font valoir en général que les nouveaux pères sont en rupture avec le modèle dont ils ont hérité qui leur imposait un idéal de virilité. Ils doivent donc inventer et contrer une sorte de phobie du féminin sur laquelle ils s'étaient construits. Je ne crois pas qu'il faille en rajouter sur cette hypothétique fragilité de la condition masculine aujourd'hui. Être un homme et en particulier assumer une fonction paternelle a toujours été une épreuve dont on sait par expérience qu'elle peut révéler une structure psychotique. On découvre alors que les semblants vacillent, faute d'un amarrage solide entre les trois registres. L'identification qui paraissait solide s'avère n'avoir été qu'imaginaire, le symbolique que du blabla, et c'est le réel de la jouissance qui vient tout désorganiser.

Si les pères d'aujourd'hui ne sont ni plus fous ni plus pourvoyeurs de psychose qu'autrefois, c'est qu'ils se débrouillent de leurs identifications, c'est signe aussi que l'identification n'est pas scellée une fois pour toutes dans une tradition symbolique immuable mais qu'elle est faite de semblants qui s'organisent au gré des discours. La psychanalyse n'a pas été inventée pour garantir un discours dominant mais pour aider un sujet à s'y faire entendre dans la subversion qui est la sienne.

Souhaitons que nos Journées de décembre soient l'occasion de tirer enseignement de la clinique que nous rencontrons et, notamment, que nous comprenions comment chacun se débrouille de l'image, de la fonction et du réel du père pour organiser la copulation des semblants de son mythe familial.

Grailhen, le 27 août 2013.

Colette Sepel

Les pères encombrants

« Certains pères sont encombrants », remarquait une sage-femme dans ce dernier quart du siècle dernier, les années 1970, qui virent leurs compagnes changer de statut et partager avec eux l'autorité parentale, le terme de « puissance paternelle » disparaissant du même coup. Ils revendiquèrent alors de participer à l'accouchement et même à l'allaitement, mais mirent un certain temps à trouver leur place, une place, dans les maternités.

C'est ce même qualificatif que le psychanalyste Patrick Avrane ¹ a choisi pour intituler son dernier livre, *Les Pères encombrants*, qui vient de paraître aux PUF, signalant par là même la nécessité de leur trouver une place, à ces pères, car pour un même sujet ils sont multiples. Pour le père mythique, celui que Freud a inventé, que ce soit le père jouissant de toutes les femmes de *Totem et tabou* ou Moïse, le père de la loi, la question est réglée : il faut d'abord le tuer avant de le déifier. Pour les autres, le père du fantasme comme de la réalité, il s'agit, pour l'analysant, de faire avec eux sans se retrouver hors la loi, c'est-à-dire de les mettre à une place d'où ils cesseront de l'encombrer. Car à père encombrant, fils ou fille encombré(e) ! C'est cet encombrement qui pourra conduire tel ou telle jusque chez un analyste et toute une part du travail analytique consistera en un travail de remaniement, de mise à la juste place.

La chose est un peu moins simple quand la fille s'appelle Anna Freud et que le père, comme le psychanalyste choisi, se prénomme Sigmund. C'est sur ce cas que l'auteur s'attarde, un peu trop complaisamment à mon goût, et qu'il choisit de clore son ouvrage, insistant sur le côté encombré, défendu, de la demoiselle. Demoiselle qui, de son côté, ne semblait pas se plaindre de l'encombrement paternel !

1. Patrick Avrane est membre de la Société de psychanalyse freudienne.

Peut-être s'en plaignait-elle à son psychanalyste de père, mais nous n'en saurons jamais rien ! Or un père n'est encombrant, à l'oreille d'un psychanalyste, que si sa progéniture analysante s'en plaint. Je préfère quant à moi vous renvoyer à la lecture des correspondances d'Anna avec son père et avec Lou Salomé, qui donnent d'elle le portrait, qui m'a agréablement surprise, d'une femme talentueuse et la plupart de temps pleine d'entrain et débordante d'énergie.

**Journées de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien
à PARIS 30 NOVEMBRE/1^{ER} DÉCEMBRE 2013**

Les pères au XXI^e siècle

**MAISON DE LA CHIMIE
28 BIS RUE SAINT DOMINIQUE
75007 PARIS**

**Renseignements
01 56 24 22 56**



**EPFCL-FRANCE
118 RUE D'ASSAS 75006 PARIS
WWW.CHAMPLACANIEN.NET
FORMATION CONTINUE N°11754119375**



Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net